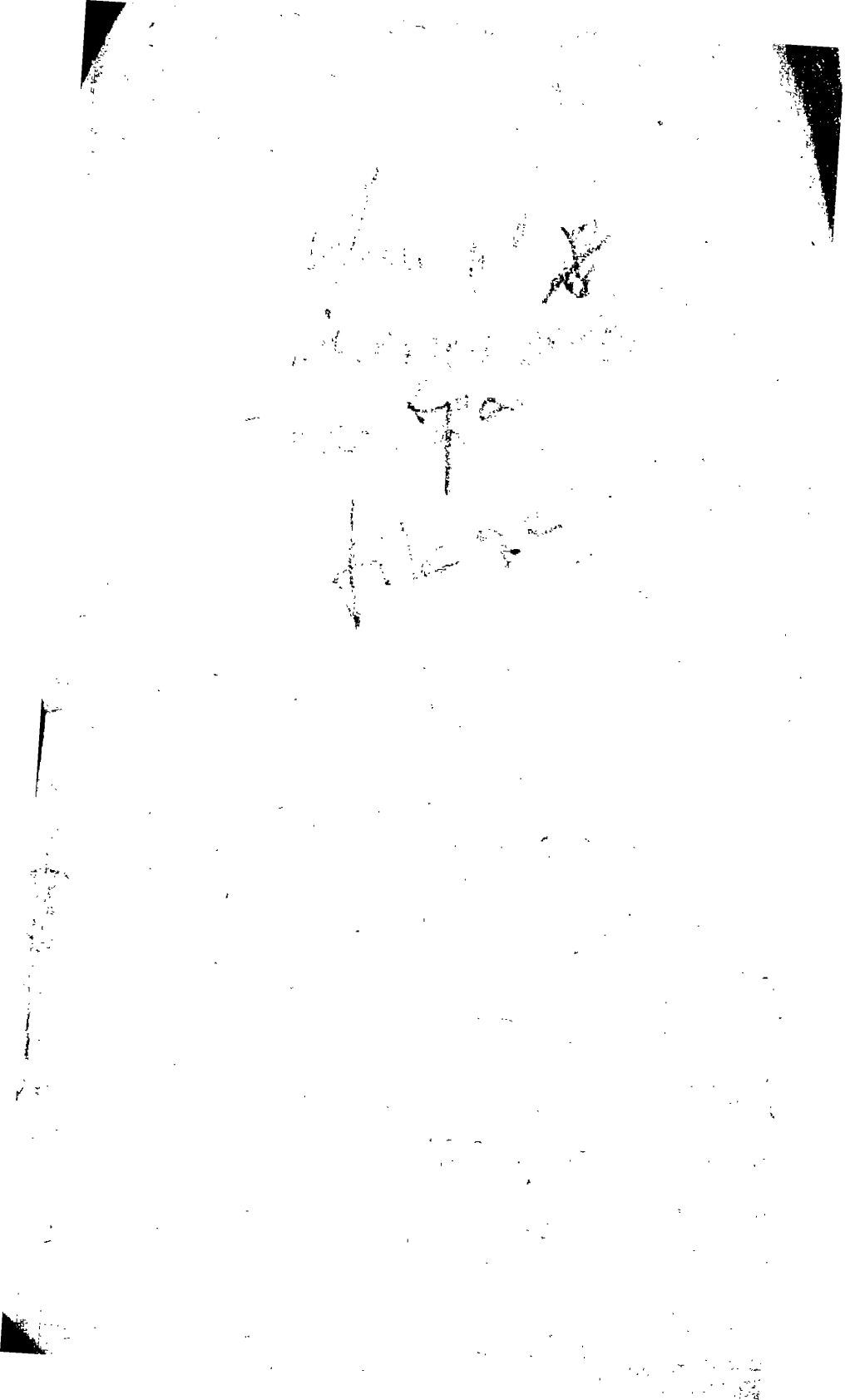
VOLTAIRE

De la prédication / par l'Auteur du Dictionnaire philosophique. -- [S.l.] : Aux Délices, 1766

168 p., A-O8-4 ; 12º

1. Filosofia 2. Filosofia I. Título

R-5030 Enc. rúst., deteriorada



DE LA
PRÉDICATION.

PAR L'AUTEUR

DU

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

AUX DÉLICES.

M. DCC. LXVI.

DE LA

PRÉDICATION.

DEPUIS que le genre humain s'eſt formé en grandes ſociétés, des hommes ont prêché les hommes ; examinons leurs ſuccès. Moïſe, à qui nous devons un petit abrégé de ce qui s'eſt paſſé avant le déluge, nous indique les Prédicateurs de ce premier âge.

Après que Caïn, teint du ſang de ſon frere, eût bâti Hénochia, la première ville du

monde, & qu'il l'eut peuplée de méchans hommes ſemblables à lui ; une race de ſaints enfans de Seth ſe multiplioit auſſi dans la vie champêtre, en gémiſſant ſur l'iniquité de leurs freres. *Enos* qui venoit de régler le culte public, prêcha la race perverſe, Prédication ſans fruit. *Henoch* dans la ſuite du tems eſpéra plus ; il n'épargna ni remontrances, ni menaces : zèle inutile. Le dernier coup d'œil qu'il jetta ſur les Caïnites, lorſqu'il fut enlevé dans le Ciel, fut un regard d'affliction & de déſeſpoir.

Le mal qui ſuivit, étonne bien plus. Les enfans de Dieu qui gémiſſoient ſur les enfans des hommes, ne purent cependant refuſer leur admiration aux Villes qu'ils bâtiſſoient, &

aux Arts qu'ils inventoient ; ils virent en même tems de trop près les recherches induſtrieuſes des commodités de la vie, les agrémens du luxe naiſſant, la liberté dans les plaiſirs, & les belles filles des impies plus belles que les filles des Saints ; ils voulurent les avoir pour épouſes, & avec elles ils épouſérent tous les vices ; enſorte que les enfans de Dieu qui prêchoient les enfans des hommes, devinrent par degrés auſſi méchans qu'eux. Ce qui augmenta encore le déſordre, ce fut la naiſſance d'une multitude de géans, fruits de ces mariages illicites ; monſtres nés pour les plus grands excès que les hommes ordinaires s'indignoient de ne pouvoir imiter. Toute chair avoit corrompu ſa

voie, nous dit l'hiſtorien ſacré, la terre étoit couverte d'abominations, & les regards de Dieu ne tomboient que ſur des crimes.

Ce fut alors que commença la Prédication du Patriarche *Noë* qui dura cent vingt ans, & le ſpectacle des vingt dernières années, devoit donner plus de force à ſa parole. La Chaire d'où il parloit, d'où il tonnoit, étoit une Arche qui annonçoit la ſubmerſion du genre humain. Le genre humain laiſſa prêcher, & il fut ſubmergé.

Celui qui dans ſes lectures n'eſt encore arrivé qu'à cette époque terrible de l'hiſtoire du monde, doit penſer que ſi jamais la terre repeuplée vient à ſe corrompre, la Prédication

ſera victorieuſe avec les terreurs du déluge. Voyez, malheureux, leur dira Noë, voyez ſur cette terre que vous ſouillez de vos crimes, les traces des vengeances du Seigneur : ces gouffres encore entr'ouverts ſur le grand abîme que j'ai vu vomir & retirer ſes eaux : ces pluyes inconnues avant le déluge, lorſque les cataractes du Ciel reſtoient fermées ; ces torrens qui ont ſillonné la terre, & creuſé des précipices autour de vous ; ces montagnes que les flots ont ſurpaſſées : ces débris de l'Arche qui m'a ſauvé moi & ma famille pour vous donner le jour ; ces oſſemens dont vos champs ſont ſemés, reſtes impurs des prévaricateurs que le Seigneur a punis, & vous oſez les imiter ?

Telles devoient être, & plus fortes encore les exhortations de Noë ; mais quel en fut le fruit ? Moïſe nous l'apprend. Le Patriarche ſurvécut 350 ans au renouvellement du monde; il avoit vu ſes petits-fils Nemrod & Aſſur fonder les Empires de Babylone & de Ninive. Malheureux par ſa fécondité même, il laiſſa la terre, en la quittant, auſſi corrompue qu'elle l'étoit, lorſque le ſouffle de Dieu en avoit exterminé les habitans.

La corruption enfanta de nouveaux crimes au ſiécle d'Abraham. Les noms de Sodome & de Gomorrhe ſeront toujours prononcés avec horreur, & on ſçaura en même tems qu'Abraham ſe livra à tout ſon zèle pour engager les coupables à prévenir cette pluye de feu qui les conſuma.

Il paroît que la Prédication n'étoit pas plus efficace dans le ſecret des familles, que dans le public. *Jacob* dont les douze fils étoient deſtinés à être les peres de la Nation Sainte, les Chefs des douze Tribus d'Iſraël, les prêchoit ſans doute par la parole & par l'exemple; mais, tandis qu'il les exhortoit, Juda ſe livroit à l'inceſte avec Thamar ſa belle-fille. Ruben outrageoit le lit de ſon pere; Joſeph étoit vendu par ſes freres qui crurent lui faire grace en épargnant ſon ſang.

J'ignore d'où les Poëtes, qui furent les premiers Théologiens de tant de Nations, ont tiré leur Age d'or; s'il fût un Age d'or, l'innocence en étoit la baſe, & alors la Prédication eût été ſuperflue, c'étoit peut-être ſon ſort d'être inutile en

tout état de nature. Les ames honnêtes & ſenſibles, en ſe pénétrant de la pureté originelle de l'âge d'or, reprochent à l'homme du ſiécle de fer, d'égorger les animaux qui le vêtiſſent & le nourriſſent. Le Tigre qui déchire le Bœuf, n'a pas vécu de ſes labeurs; le Loup qui enlève la brebis du troupeau, n'a jamais bu de ſon lait, ni fait uſage de ſa toiſon. L'homme eſt devenu le Lion de la plaine, le dévorateur de toute la nature animée; & plût au Ciel, n'eût-on à lui reprocher, avec le ſage de Samos, que ces ſortes d'excès! Ce n'étoit pas aſſez qu'il osât tremper ſa langue dans le ſang des animaux ſes bienfaiteurs; il devoit rire des maux de ſes ſemblables, & ſe baigner dans leur

ſang. Nous ne ſçavons que trop l'époque du ſiécle de fer, il commença avec Caïn.

Le tems des Prophêtes arriva, & la Prédication prenant un ton convenable aux déſordres qui ſe multiplioient, *Jérémie* éleva la voix, témoin des injuſtices, des cruautés, des impiétés, des ſacriléges, des abominations qui infectoient le trône, le ſanctuaire, les grands & les petits; éloquent, inſpiré, véhément, plein de feu; parlant aux Rois & aux Prêtres du même ton qu'au peuple; il employa tour à tour, pendant quatre régnes, le pathétique & le terrible. Fit-il des converſions ? Ecoutons-le.

» Eſt-ce donc pour me trom-
» per, Seigneur, eſt-ce pour
» me tendre un piége, que tu

» m'as chargé dès ma jeuneſſe
» de porter ta parole ? Je ſuis
» devenu la fable publique ; &
» tes infidéles ſerviteurs n'ont
» plus d'autre occupation que
» d'inſulter tous les jours celui
» que tu as envoyé. Il y a bien
» des années que je leur parle
» en ton nom, que je m'épuiſe à
» les reprendre de leurs iniqui-
» tés ; & que je les menace de
» la dernière déſolation.....
» Non, je ne leur parlerai plus
» au nom du Seigneur ; ou
» juſtifie-toi en puniſſant.

Tous les Prophêtes qui ont exercé la prédication depuis Jerémie juſqu'au Précurſeur du Meſſie, ont pu faire, & ont fait les mêmes plaintes. Ce n'eſt pas à nous vers de terre, enfans de ténébres, aveugles dans le livre de vie, à demander pour-

quoi enfin la lumière du monde, le Verbe incarné n'a pas purifié la terre par le feu de ſa parole ; pourquoi, lorſqu'il mourut, les Gentils, les Juifs même reſtoient ce qu'ils étoient ? Nous ſavons qu'il envoya ſes Apôtres pour prêcher les Nations ; mais nous ſavons auſſi que les Nations, au lieu de les écouter, les firent tous périr, eux & leurs premiers ſucceſſeurs, les uns par la croix, les autres par le fer ou le feu ; & que juſqu'au tems de Conſtantin, la prédication fit peu de proſélytes.

Encore faut-il bien diſtinguer la converſion de l'eſprit, de celle du cœur ; l'établiſſement d'un nouveau culte, de l'établiſſement des mœurs. Cette remarque eſt importante pour

l'objet de ce diſcours, & j'y reviendrai.

Conſtantin prévenu & ſecondé par la prédication, répandit le Chriſtianiſme dans de grands pays ſoumis à l'Empire Romain. Clovis le fit recevoir dans les Gaules, Charlemagne en Germanie, Herménigilde en Eſpagne, Mieciſlaw en Pologne, l'Empereur Baſile en Ruſſie, Ethelbert dans la grande Brétagne. Beau triomphe pour les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques. J'entends Grégoire de Tours qui me dit: » Jettez les » yeux ſur les Gaules, & voyez » dans les Temples qui s'élé- » vent de toute part au vrai » Dieu, ces Autels, cette croix, » ce ſacrifice, ces ſacremens, » ces prières publiques, ces » humiliations, ces marques de

» pénitence, cette hiérarchie » de Paſteurs pour conſerver le » dépôt de la foi.

Je les vois, mais j'apperçois du même coup d'œil des Rois & des Reines, qui, avec la croix ſur le front, ont le crime dans le cœur ; un Clovis, qui, avec la croix ſur le front, verſe le ſang de cinq Princes ſes parens pour envahir leurs petits Etats: un Thiéri, qui, avec la croix ſur le front, précipite le Roi Hermanfroi du haut d'une tour, après lui avoir ravi ſon Royaume : un Clodomir, qui, avec la croix ſur le front, fait égorger le Roi des Bourguignons dans ſa priſon pour n'avoir plus à le combattre : un Clotaire, qui, avec la croix ſur le front, après une victoire remportée ſur ſon fils, le fait brûler lui & ſa fa-

mille dans une chaumière où il demandoit grace : une Frédégonde, une Brunehaut la honte de leur ſexe, & l'horreur du nôtre avec la croix ſur le front. Je vois dans le même tems des loix barbares qui viennent prendre la place des Loix Romaines ; l'évaluation de l'honneur des femmes & de la vie des hommes à prix d'argent ; point de crime qu'on ne puiſſe commettre à la taxe. Tout fait frémir ſous le joug des Francs victorieux & convertis : oppreſſion, déprédation, deſtruction de Villes, miſére & brigandage. Cette Religion ſi ſainte prêchoit donc inutilement ? Les choſes n'étoient pas mieux ailleurs. Les peuples changeoient de Religion, mais les mœurs ne changeoient pas, & l'hiſtoire

re continuoit à écrire des vices & des crimes.

La prédication depuis les premiers tems du Chriſtianiſme, s'eſt prodigieuſement multipliée avec le nombre des fidéles, & ſur-tout vers le onzième ſiécle. Juſques-là c'étoient les Evêques, les Curés qui diſtribuoient le pain de la parole. Les nombreux enfans de S. Dominique, de S. François, de S. Bernard montèrent dans les chaires pour n'en plus deſcendre. Long-tems après, ceux de S. Ignace qui auroient voulu les remplir toutes, ont parlé à tout l'Univers; & ce zèle de la parole, loin de diminuer dans notre âge, ſemble s'accroître encore. Il y a telle heure à tel jour de la ſemaine, où cinquante mille Prédicateurs, dans

l'étendue de l'Europe, aſſemblent les peuples, & leur diſent tout ce qu'ils veulent ; c'eſt ſur eux que les Souverains ſe repoſent de la grande affaire des Mœurs. On remarque, en liſant l'Hiſtoire Romaine, que le Magiſtrat ſeul parloit au peuple *Jure Regali*. Au tems de Conſtantin le Magiſtrat ſe tut, & le Prêtre parla. Qu'il parle. Mais j'obſerverai en paſſant, que ſi la prédication pouvoit donner des mœurs, ce ne ſeroit pas en la confiant au premier venu. Ce jeune Cénobite feroit bien mieux de pouſſer ſes études dans l'obſcurité du cloître, que de ſe produire au grand jour de l'Apoſtolat. Il faut tant de choſes pour qu'un Orateur, & ſur-tout un Orateur ſacré, entraîne les eſprits

& les cœurs. La mâturité, la gravité ne ſont pas des qualités ſuperflues. Si la prédication pouvoit donner des vertus, ce ne ſeroit pas non plus ſous la forme ſymmétrique & agréable qu'elle prend aujourd'hui. *Beau Prédicateur !* avec votre exorde méthodique, votre prière d'étiquette qui vient couper le fil de mon attention, votre marche compaſſée en diviſions & ſous-diviſions, votre ſtyle ajuſté & fleuri, vous n'étonnez point, vous n'échauffez point mon imagination, loin de briſer mon cœur. C'eſt encore pis, ſi à la face des Autels, où l'on ne doit louer que Dieu & la vertu, vous venez à complimenter ce Prince, ce Prélat dont vous captez la faveur. J'aime mieux

cet Apôtre du peuple, ce Miſſionnaire bruſque qui laiſſe échapper des traits de feu, qui lance des foudres Evangéliques propres à effrayer le pécheur. Voulez-vous un modèle? Ecoutez S. Paul prêchant les Aréopagites, ces hommes ſi éclairés & ſi délicats, ſans employer la méthode & les fineſſes de l'art.

» Athéniens, leur dit-il, je » vous vois livrés à toutes ſor- » tes de ſuperſtitions. En par- » courant vos Temples & vos » ſimulacres, j'ai vû un Autel » avec cette inſcription *au Dieu* » *inconnu.* Eh bien, ce Dieu » que vous adorez ſans le con- » noître, je viens vous l'an- » noncer. C'eſt lui qui a fait » le Monde, & tout ce qu'il » contient; vous le cherchez

» bien loin, & il eſt fort près
» de vous. C'eſt dans lui que
» nous vivons, que nous agiſ-
» ſons, que nous exiſtons, &
» jettant un regard ſur l'igno-
» rance qui couvre la terre, il
» annonce à tous les hommes
» la néceſſité de faire péni-
» tence.

C'eſt avec cette éloquence ſimple, forte & ſublime que Démoſthène avoit harangué les citoyens de la même ville, lorſqu'il vouloit les déterminer à prendre les armes contre Philippe. » Voyez, Athéniens,
» où vous en êtes réduits, &
» à quel point d'inſolence cet
» homme eſt monté. Il ne vous
» laiſſe pas le choix de l'action
» ou de repos, il uſe de me-
» naces, il prend un ton fier
» & arrogant, & pendant que

» vous temporiſez, & que vous
» demeurez tranquilles, il
» vous enveloppe & vous in-
» veſtit de toutes parts. Ne
» voulez-vous jamais faire au-
» tre choſe qu'aller par la ville
» vous demander les uns aux
» autres : que dit-on de Phi-
» lippe ? Eſt-il mort, dit l'un ;
» non, il n'eſt que malade, ré-
» pond l'autre, mort ou mala-
» de, que vous importe ? Puiſ-
» que s'il n'étoit plus, vous
» vous feriez bien-tôt un autre
» Philippe par votre mauvaiſe
» conduite.

Démoſthène obtint ce qu'il vouloit des Athéniens. Saint Paul n'obtint rien. Les malheureux conſentoient à réformer leur conduite politique ; mais leurs mœurs, mais faire pénitence, c'étoit un langage

qu'ils n'entendoient pas.

Tel a été le ſort de la prédication dans toute l'étendue du Chriſtianiſme, pendant tant de ſiécles, dans le dernier même où elle avoit pris en France un ton ſi élevé. Tandis que Bourdaloue ſur les pas de Boſſuet, tâchoit d'effrayer les pécheurs avec les armes de la raiſon & de la foi, on fut obligé d'ériger des tribunaux de juſtice inconnus aux âges précédens ; l'un contre des brigands d'État qu'on nommoit *traitans*, l'autre pour connoître des *poiſons*. L'Evêque Maſſillon prenant une autre route que Bourdaloue & Boſſuet, parla au cœur, on ſe contenta de l'admirer.

Il eſt fâcheux d'en convenir. La chaire de vérité n'eſt pas

une chaire de converſion. Les Italiens, les Eſpagnols, les Polonois qui ſont encore plus prêchés que nous ne le ſommes, ne valent pas mieux que nous, & les Prédicateurs eux-mêmes ne ſe convertiſſent guères. Si un Prédicateur, à ſon exorde, penſoit que ſes auditeurs ſeront auſſi corrompus à la péroraiſon, que feroit-il ? Pour produire ſon talent, il doit continuer à parler. Si vous me dites que quelques pervers enfin peuvent ſe laiſſer toucher. Combien en voulez-vous ? Ils ne ſçauroient excéder le nombre des Élus, nombre dont la petiteſſe, ſelon les oracles même de la chaire, effraye le plus juſte. Or ce qui importe aux Empires, c'eſt que la multitude ait des mœurs.

Pour

Pour connoître la valeur de la prédication dans les autres Religions, remontons aux siécles d'où nous sommes partis. Pendant que le Judaïsme exhortoit sans succès les enfans d'Abraham, les Prêtres des autres Religions, les *Osirites* en Egypte, les *Mages* en Perse, les *Gymnosophistes* dans les Indes, les *Exégetes* en Gréce, les *Flamines* en Italie, les *Druides* dans les Gaules, tous les Ministres des Autels, par toute la terre, étoient enflammés du même zèle, & il n'est point vraisemblable qu'ils aient eu plus de succès que les Prophêtes & les Lévites. Je ne m'arrêterai pas à prouver que les Prédicateurs Mahométans en Asie, en Afrique & en Europe, ne doivent pas faire

plus de fruits que les nôtres.

J'ai dit, en parlant des ſuccès que la prédication a toujours cherchés, qu'il falloit bien diſtinguer l'établiſſement d'un *culte*, de l'établiſſement des *mœurs*. On vient à bout, avec l'autorité ſuprême, d'élever un *Autel*: la même autorité ne peut pas donner une *vertu*. Je voudrois bien ſavoir par quelle fatalité il eſt arrivé, que la prédication a eu plus d'énergie pour le mal que pour le bien dans toutes les Religions. Ne ſortons pas de la nôtre. Les croiſades où cent Princes ont abîmé leurs États; la guerre affreuſe des Albigeois, les maſſacres de la Ligue, & tant d'autres fureurs trop connues, furent inſpirées par la prédication. Qui croiroit,

ſi l'hiſtoire ne l'atteſtoit authentiquement, que ſous Henri I. Roi d'Angieterre, la prédication mettoit dans le même rang les cheveux longs & la ſodomie, abſurdité qui pouvoit livrer à la fureur du peuple quantité d'innocens ? Que ne peut-on lui perſuader également les vertus ſociales qui feroient une ſeule famille de toute l'eſpèce humaine!

Mais depuis que le tems coule avec l'iniquité des hommes, il y a eu des Prédicateurs d'une autre eſpèce, qui ſans vocation, ſans être attachés aux Autels, ont prêché les bonnes mœurs. Sachons s'ils ont mieux réuſſi. Je parle d'abord des Poëtes, les premiers précepteurs du genre humain, d'autant plus propres à ſe faire

écouter, qu'ils affectent toujours un langage divin, *os divina ſonans.* Il ne nous reſte rien des ouvrages d'Orphée qui chantoit ſa morale avant le tems des Prophêtes. Mais ſi la fable, pour nous en donner une haute idée, nous dit qu'il adouciſſoit les bêtes les plus féroces, qu'il fléchit même l'inflexible Pluton; elle nous apprend auſſi qu'il ne put calmer la fureur amoureuſe des femmes de Thrace qui le mirent en piéces à cauſe de ſon indifférence; mauvais pronoſtic pour les Poëtes qui devoient prêcher la vertu après lui.

Parmi ceux que nous connoiſſons, les uns tels qu'Homère, Virgile, Lucain, le Taſſe, le Camouens, Milton, & l'Auteur de la Henriade ont

prêché en récits héroïques. Lorſque l'*Iliade* parut, la Grèce étoit diviſée en autant de partis qu'elle contenoit de petits États. C'étoient des attaques continuelles, une pyraterie toujours renaiſſante, des convulſions inteſtines, des ſecouſſes redoublées qui ébranloient la conſtitution générale. *Homére* en prévoyoit les ſuites funeſtes, il apportoit une morale toute propre à guérir un ſi grand mal. Il employa la voix de la raiſon, la force des exemples, la majeſté du ſtyle, la pompe des paroles, les charmes de la poëſie pour montrer les dangers de la diviſion. L'union ne reparut point. Jamais peut-être l'*Iliade* ne fut plus lûe, plus goûtée qu'au tems de Périclès; parce que dans cette période,

l'eſprit & le goût des Grecs étant montés au plus haut degré, le peuple même ſentoit les beautés de la Poëſie & de l'Éloquence. Je ne m'arrêterai pas à citer cent endroits où Homère, toujours tourné vers ſon but, peint la diſcorde ſous la forme d'un monſtre affamé qui ne ſe repaît que de la miſére, des cris, des larmes, & du ſang des peuples. Qu'il nous ſuffiſe de ſavoir pour l'objet de ce diſcours, que les Grecs en chantant les vers d'Homère, en élevant ſa Poëſie & ſa Morale juſqu'aux cieux, ſe déchiroient les uns les autres. Corcyre en vouloit à Corinthe; Thèbes étoit armée contre Athènes, Mégare contre Sparte; mais ſur-tout Athènes & Sparte, en ſe jurant une haine

immortelle, entraînoient le reſte de la Grèce dans leur querelle : qu'il nous ſuffiſe de ſavoir que l'Iliade traduite d'abord, & admirée en Egypte, en Perſe & dans les Indes, n'y fit point naître la concorde.

Le ſage *Virgile*, tout en flattant les Romains dans ſon Enéïde, ſe propoſoit ſans doute de reſſuſciter dans leurs cœurs des vertus qui expiroient. Auſſi chante-t-il un héros toujours juſte, toujours patient, toujours courageux, toujours plein de piété envers les Dieux. C'eſt le caractère principal dont il le marque, *pius Æneas* : & pour inſpirer plus d'horreur de l'irréligion & des autres vices qui travailloient à la chûte de Rome ſous les arcs même de ſes triomphes : avec quel bruit

affreux, quel appareil terrible n'ouvre-t'il pas les enfers ! Dans cet abîme de tortures, neuf fois plus profond que la diſtance de la terre au Ciel, il montre aux profanes mortels des avares qui accumulèrent des richeſſes, ſans en faire part à leurs proches ; des fourbes qui abuſérent de la confiance de leurs clients pour les tromper ; des freres qui ne voulurent pas ſe réconcilier avec leurs freres ; des ſujets qui prirent les armes contre leurs Maîtres ; des traîtres qui ont vendu leur patrie à prix d'argent ; des peres inceſtueux, des enfans parricides ; des Magiſtrats qui ont porté ou aboli des loix par des vûes d'intérêt. Il montre aux impies les audacieux Titans qui voulurent eſcalader le Ciel ; l'or-

gueilleux Salmonée qui oſa imiter la foudre de Jupiter pour ſe faire adorer ; l'inſolent Tytie qui fit rougir une Déeſſe. Chaque crime a ſon ſupplice au bruit de cette voix terrible qui crie ſans ceſſe aux coupables ſous les coups des Furies :

Diſcite juſtitiam moniti , & non temnere Divos.

Apprenez à connoître la juſtice , & à reſpecter les Dieux.

Auguſte , Tibère , Caligula, Néron , les Grands de leur Cour ; & cette multitude d'ames corrompues qui déshonoroient tous les Ordres de l'Empire , furent-ils effrayés de cette peinture du Tartare ? Changèrent-ils de conduite ? Nullement. Virgile lui-même étoit-il frappé de ſon tableau ? Trois

vers de ſes Géorgiques m'en font douter :

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas ;
Atque metus omnes, & inexorabile fatum,
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari.

» Heureux celui qui connoiſ-
» ſant les principes des choſes,
» ſe met au-deſſus de toutes
» les craintes frivoles, de celle
» même de l'inexorable mort,
» & mépriſe le bruit de l'ava-
» re Achéron.

Dans le tems que *Lucain* écrivoit ſa *Pharſale*, les Romains tenoient encore aux Fables de Religion qu'ils avoient reçues de leurs Pontifes, aux Auſpices, aux Augures, aux Songes, à la Divination, aux Oracles. Le diſcours qu'il met dans la bouche de Caton, qui ne veut pas même entrer dans

le Temple de Jupiter Ammon que toute la Terre alloit conſulter ; ce diſcours énergique étoit bien capable de déſabuſer les Romains : le voici tel qu'il ſe lit dans la Traduction de Brébeuf, ſans égaler l'original.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux,
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre ;
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux, ni les Enfers.
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoitre.
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous.
Nous ſçavons ce qui fait ou détruit ſon courroux,
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire ;
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte
Que les Cieux, que la terre, & que le cœur du juſte ?

Courage Lucain, parlez encore avec plus de force, s'il eſt poſſible. Les Prêtres, les Empereurs, le Sénat & le peuple continueront à chercher l'avenir dans les entrailles des animaux ou dans les oracles, & ſous de tels auſpices, Rome ira encore porter les horreurs de la guerre dans des pays aſſez malheureux pour en être connus.

Je ne dirai qu'un mot du *Camouens*. Les modèles qu'il célébre dans Vaſco de Gama, & ſes compagnons : ces héros du Chriſtianiſme, du commerce & de l'humanité, ont-ils empêché les Eſpagnols d'être cruels & barbares en Amérique, où leurs mains avares plantoient la croix pour y attacher quiconque ne livroit pas ſon or ?

Je laiſſe la prédication du *Taſſe*; les héros qu'il chante, ne ſont, aux yeux de la raiſon, que des brigands marqués d'une croix blanche, qui vendoient leurs biens pour envahir ceux des infidéles; qui abandonnoient leurs femmes pour violer celles des autres; qui, tout dégoûtans de ſang, & ſe préparant à de nouveaux maſſacres, ſe frappoient la poitrine ſur le ſépulchre du Dieu de paix. Le Taſſe pouvoit d'autant moins eſpérer de faire germer la vertu par ſon Poëme, que dans le tems où il écrivoit; on ne prenoit plus les Croiſades, que pour ce qu'elles étoient.

On auroit beaucoup à dire ſur la *Henriade*, quel Sermon! Qu'on me cite une vertu morale; une vertu avantageuſe à

la ſociété ; une vraie vertu qui n'y ſoit pas miſe dans le jour le plus frappant : valeur, juſtice, humanité, généroſité, fidélité aux Loix & au Prince, toutes y ſont en mouvement ſous la forme la plus belle & la plus touchante, & ce même pinceau ſi vrai, ſi fort, peint avec les traits les plus terribles, les folies qui perdirent nos peres; le *fanatiſme*, par exemple, cette fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais.

Il vient, le fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & la déchire ;
C'eſt lui qui dans Rabah, ſur les bords de l'Arnon,
Guidoit les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémiſſantes,

Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes,
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain,
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens
Tu n'as pas oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient tes Druides.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Et lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre, il paſſa dans l'Egliſe:
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étoient, les fit perſécuteurs.

Il y a quarante ans que ce Poëme nous prêche, a-t'il fait ſon impreſſion ? Ces diſputes Théologiques où l'on s'attaque mutuellement avec les pierres du Sanctuaire, ces cris de guerre qui voudroient armer le Pere de la Nation contre ſes enfans, ce qui vient de ſe paſſer dans

une grande Ville où la clameur publique étourdiſſant l'attention de la juſtice, a porté un vieillard innocent ſur le bucher; l'anniverſaire de ſang qui ſe célébre dans la même Ville en action de graces d'un maſſacre de Religion : tout cela prouve aſſez que le Fanatiſme agite encore les eſprits, que ce monſtre feroit encore de grands ravages, ſi la ſageſſe du Gouvernement ne l'enchaînoit pas.

Mais de tous les Poëtes épiques, celui qui a choiſi le plus grand ſujet, & le plus propre à la prédication, c'eſt *Milton*: ſon plan eſt immenſe, il embraſſe les conſeils du Créateur & toute la création : les torrens de lumière & de volupté, qui couloient pour les Anges, tant qu'ils furent fidéles : la Mer

de

de feu où leur révolte les précipita, leur rage contre l'homme innocent & heureux dans le jardin d'Eden. Leurs efforts pour le perdre, & leur funeſte ſuccès : les ſuites terribles du crime, l'air qui ſe couvre de nuages, les vents qui ſe déchaînent, les orages qui grondent, les tempêtes qui ſoulèvent la Mer, les Volcans qui s'allument, la terre qui refuſe ſes fruits, la guerre qui prépare ſes fléaux, la force qui veut décider de tout, la tyrannie qui travaille à ſon trône, la faim qui menace, les maladies qui conſument, & la mort qui ne termine pas encore cette ſcène de douleur univerſelle, le Ciel qui ſe ferme, & l'Enfer qui s'ouvre pour des malheureux qui ne naîtront que pour

ſouffrir ; parce qu'ils naîtront d'un pere coupable.

J'affoiblis Milton ; ſon Poëme depuis l'invocation juſqu'à la cataſtrophe, eſt une prédication ſublime & ſombre, un diſcours de Dieu dans un langage de feu, un enthouſiaſme ſacré. Les Anglois commencèrent à le lire ſous le régne de Charles II., & c'eſt juſtement ſous ce régne, que la ſéduction des richeſſes, le luxe & la débauche firent plus oublier à l'Angleterre la chûte & la punition de l'homme. Mais ce n'étoit pas une ſeule Nation qui devoit ſe nourrir de cette lecture, puiſqu'elle intéreſſe toutes les Nations dans l'affaire la plus générale & la plus importante. Auſſi liſons-nous le *Paradis perdu*, avec toute

l'Europe, il frappe, il étonne, mais rend-il les Européens meilleurs ? oh ! non.

D'autres Poëtes ont penſé que la morale en action frapperoit plus qu'en récit : effectivement lire & voir, ſont deux choſes fort différentes. Les repréſentations théâtrales entrent par tous les ſens pour pénétrer juſqu'à l'ame; la Grèce en élevant des théâtres, voulut donc former des Citoyens vertueux dans le ſein même du plaiſir. Ce fut là l'occupation de la Tragédie ; c'eſt à quoi travaillèrent Eſchyle, Sophocle, Euripide ; ils étudièrent les deux plus puiſſans reſſorts du cœur, la *terreur* & la *pitié*, ils les mirent en œuvre avec cette grandeur & cette ſimplicité que la nature révéle aux génies qui

l'interrogent. Ils effrayèrent, ils firent couler des larmes : mais on ne s'apperçut pas que les Loix en fuſſent mieux obſervées, les vertus ſociales plus pratiquées ; la juſtice plus reſpectée, la foi mieux gardée. Ce fut dans ce tems-là même, que les Athéniens pillèrent les contributions de toutes les Villes de la Grèce, dépôt ſacré dans le Temple de Delphes, qu'ils employèrent à leur propre aggrandiſſement, & à leur luxe. Ce fut au théâtre même que ſe prépara la ciguë qui fit périr Socrate. Le touchant *Euripide* en faiſant paſſer dans la Tragédie l'excellente Morale de ce juſte, & en peignant les hommes tels qu'ils ſont, les laiſſa dans le même état. Le ſublime *Sophocle*, que Cicéron appelle

le Poëte divin, en les montrant tels qu'ils devoient être, ne les forma pas de ce limon précieux. Le véhément, le terrible *Eſchyle*, à la repréſentation de ſes *Euménides*, fit mourir des enfans d'effroi, & avorter des femmes; mais cet empire paſſager qu'il exerçoit ſur les ſens, il ne l'avoit pas ſur les mœurs. Les femmes que la terreur avoit bleſſées, n'en furent ni plus chaſtes, ni plus attachées à leurs devoirs de meres.

Je ne fais point d'obſervation ſur l'effet de la Tragédie parmi les Romains : les déclamations de *Sénéque* qu'on a honoré du nom de Tragédies, n'étoient pas faites pour remuer & changer les cœurs.

Voyons-la chez les Nations modernes, où, après un long

dre utile aux mœurs.

La Comédie a eu auſſi la belle ambition de réformer les hommes, *Ariſtophane*, *Ménandre*, *Plaute*, *Térence*, *Wicherley*, *Congrève*, *Molière*, *Régnard*, ont employé le ſel piquant de la plaiſanterie ; & en cela ils ont rempli tout l'objet de la bonne Comédie qui n'eſt autre choſe qu'une peinture parlante des ridicules d'une Nation. Soit ; la Nation ne ſera pas ridicule: aura-t-elle des mœurs ? c'eſt autre choſe, ce ne ſont ni les *femmes ſçavantes*, ni les *précieuſes ridicules* qui nuiſent ; ce ſont ces femmes hardies, qui, par leur rang & leur liberté dans le déſordre, enſeignent à leur ſexe que la pudeur eſt ignoble & baſſe. Ce ſont ces brillantes proſtituées à qui nous pardonnerions

nerions peut-être de ruiner les fortunes, ſi elles ne ruinoient pas les ſentimens ; ce ſont ces meres de famille étrangères à leur famille ; ce ſont ces marâtres qui font haïr à un pere ſes premiers enfans, & qui le flattent pour le dépouiller : que ſais-je ? ces intrigantes qui, en trafiquant de leurs charmes, font monter le vice & l'ignorance aux grandes places pour tout perdre. Qu'avons-nous à craindre des *George-Dandin*, des *Malade imaginaire*, des *Miſanthrope*, des *Tuteurs jaloux*, de l'*Ecole des femmes*, & de l'*Ecole des maris* ? mais les fripons, les hommes durs, injuſtes, oppreſſeurs, violens, ſanguinaires, perfides, fanatiques : voilà les mêchans dont il faudroit purger la ſociété.

Quelqu'un a dit qu'une piéce de Théâtre eſt une expérience ſur le cœur humain. Si c'en eſt une, elle reſſemble à tant d'autres qui n'ont pas réuſſi ! Ce ſiécle qui s'agite pour s'amuſer, comme ceux qui regorgent de tout, ſe tourmentent à une bonne table pour réveiller l'appétit qui les fuit, ce ſiécle a produit un nouveau genre qu'on appelle *Comédie Larmoyante.* Ce genre, puiſqu'il attendrit, ſemble tenir aux mœurs de plus près. Une partie du Public applaudit : l'autre traitant ces Drames moraux, d'ennuyeux Sermons, aime mieux rire avec *Molière*, que de pleurer avec *la Chauſſée.* Mais ſoit que l'on pleure, ou que l'on rie, les mœurs ne ſe réforment pas : ſi le Théâtre pouvoit corriger les

mœurs publiques, ce ne ſeroit pas dans nos petites ſalles qui ne s'ouvrent qu'à l'argent & à un petit nombre de ſpectateurs : jamais on ne paya dans les grands Spectacles d'Athènes & de l'ancienne Rome; on y voyoit le peuple en foule, parce qu'il étoit compté comme une partie eſſentielle de la Nation. Il faut pourtant l'avouer ; ce n'étoient pas les Spectacles qui le rendirent bon dans les tems où il le fut. Corneille, en créant notre Théâtre, écrivoit que l'inſtruction théâtrale, comme la plus frappante, devoit être auſſi la plus ſalutaire. Les vertus de la poſtérité n'ont pas juſtifié ce preſſentiment.

Cependant il eſt beau que des génies s'agitent en tout ſens pour donner à l'eſpèce humai-

ne la vertu & le bonheur dont elle eſt ſuſceptible, en attendant que le ſuccès couronne les efforts.

Ce que le Théâtre n'a pû faire, la Satyre l'entreprit. Elle employa tantôt l'ironie, tantôt la véhémence du ſtyle. *Juvenal* croyant l'ironie trop foible, ſe fâcha ; & laiſſant la manière enjouée d'Horace, il verſa le fiel à pleine coupe ſur les vices & les vicieux. C'étoit un Sermon. Eh mon ami ! tu peux te fâcher en vers comme en proſe, mais tu n'empêcheras pas les *Meſſalines* du tems de ſe laſſer, ſans ſe raſſaſier : les *Locuſtes* de chercher de nouveaux poiſons : l'Avocat *Mathon* de s'enrichir par de faux teſtamens : M. *Regulus* d'exercer ſon infâme métier de dé-

lateur : l'affranchi *Criſpin* de corrompre ſon Empereur ; & les Patriciens qui mourront, iront comme auparavant, effrayer les ombres vertueuſes des Camilles, des Fabricius, des Scipions & des Catons. Ce débordement de vices venoit-il, comme Juvenal le penſe, de ce que les Romains ne croyoient plus à l'Enfer, pas même les enfans, dit-il, dès qu'ils commençoient à fréquenter les bains publics.

Eſſe aliquos manes, & ſubterranea regna,
Et contum, & ſtygio ranas in gurgite nigras,
Atque unâ tranſire vadum tot millia cymbâ.
Nec pueri credunt, niſi qui nondum æra lavantur.

Des Nations qui croient à l'Enfer aujourd'hui, n'ont pas de meilleures mœurs, & l'on pourroit dire à l'homme ver-

tueux, que l'on rencontre dans le chemin de la Fortune, ce que ce ſatyrique diſoit à un bon Citoyen de Rome :

Aude aliquid brevibus gyaris & carcere dignum,
Si vis eſſe aliquis.

Oſez être coupable, oſez commettre quelque grand crime, ſi vous voulez être quelque choſe.

Si Boileau revivoit, il s'applaudiroit encore d'avoir deviné les leçons que les adorateurs de la Fortune donnent à leurs enfans :

Endurcis toi le cœur, ſois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire,
Ne va point ſottement faire le généreux ;
Engraiſſes-toi, mon fils, du ſang des malheureux.

Il s'applaudiroit, mais s'il écrivoit pour convertir, il gémi-

roit, en nous voyant, ſur l'inutilité de ſa morale.

Le ſuccès le plus ordinaire des Poëtes ſatyriques & comiques, c'eſt de faire des hypocrites. Les Peres hypocrites ne ſont peut-être pas auſſi haïſſables qu'on le penſe; ils trompent leurs enfans qui peuvent copier la vertu, en regardant le maſque.

Je ſçais tout ce qu'on dit de la force de la Poëſie, ſur la nature humaine : c'eſt un feu céleſte qui échauffe & embraſe l'ame ; c'eſt un génie qui conſume, & qui dévore, c'eſt une brûlante éloquence, des tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs. On le dit, & il y a quelque choſe de vrai ; mais ces impreſſions paſſent auſſi

vîte que les charmes d'un beau concert. *Dracon* avoit composé un Poëme de trois mille vers, intitulé *Upotekai*, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie ; il ſentit qu'il falloit toute autre choſe pour détruire le vice dans Athènes.

L'hiſtoire plus ſimple, plus naturelle, plus vraie que la Poëſie, s'eſt toujours propoſé de corriger les mœurs par les faits & les réflexions qui en naiſſent, a-t-elle frappé au but? en continuant à écrire les déſordres qui couvrent la terre, elle nous apprend elle-même l'inutilité de ſes efforts. Tous les peuples, depuis Hérodote juſqu'à nos jours, ſe ſont occupés de ſes productions, fort peu ont embraſſé la ſageſſe ; cette

exception doit par conſéquenr ſe rapporter à quelqu'autre cauſe que nous tâcherons de découvrir.

Si la force de l'inſtruction avoit pû répandre les bonnes mœurs, cette gloire, après la Prédication évangélique, paroiſſoit ſingulièrement réſervée à la *Philoſophie*. Le Philoſophe, pour établir la morale, n'emprunte ni les traits de la Satyre, ni les preſtiges du Théâtre, ni les foudres de l'éloquence, ni le merveilleux de l'inſpiration. Il écarte tout inſtrument de ſurpriſe; il s'en tient à la ſimplicité de la raiſon; il ouvre à tous les yeux le livre de la nature qui parle à tous les eſprits une langue intelligible; il cherche la ſource de la morale dans la conſtitution même

des choſes ; il ne ſuppoſe rien ; il prouve : cette action nuit-elle à la ſociéte ? elle eſt mauvaiſe, & il la proſcrit : cette autre lui eſt-elle avantageuſe ? elle eſt bonne, & il la recommande ; c'eſt ainſi qu'il trace une ligne bien marquée entre le vice & la vertu. Il ne force point la nature ; il permet d'uſer de tous ſes dons, ſans en abuſer, ce n'eſt pas un homme ſans paſſions qu'il veut former ; mais un homme honnête avec des paſſions.

Parle-t'il de Dieu ? Il ſe garde bien de le donner pour un légiſlateur arbitraire, qui commande ou qui défend, ſans autre motif que celui de ſe faire obéir ; il ne dit pas : honorez, aimez votre pere & votre mere, parce que Dieu l'ordonne ;

mais il dit, Dieu l'ordonne, parce que ſi vous manquez à ce premier cri de la nature, qui honorerez-vous ? qui aimerez-vous ? Il ne dit pas, fuyez la violence, parce que Dieu la défend ; mais il dit, Dieu la défend, parce qu'avec elle, les Villes & les Campagnes ne ſeroient bien-tôt qu'un vaſte théâtre de trouble, d'horreur & de ſang. Il enſeigne avec Cicéron, que la Loi n'eſt point une invention de l'eſprit humain, mais l'expreſſion de la raiſon générale, qui gouverne l'Univers, qu'elle eſt univerſelle, éternelle, immuable comme elle ; qu'elle ne varie point ſelon les lieux & les tems ; que ce qu'elle a permis ou défendu au commencement des choſes, elle le permet ou défend tou-

jours à tous les Peuples, & après avoir défini les vertus & les vices, loin de voir dans Dieu un Juge implacable, il y découvre un pere qui punit pour ramener à l'ordre.

Le Philoſophe ne propoſe rien où la raiſon ne puiſſe atteindre; ce n'eſt pas la Philoſophie qui mit en crédit à Memphis, chez les Grecs & dans l'ancienne Rome, les Augures, les Songes ſacrés, les Divinations, les Myſtères, les Prodiges, la Génération des Dieux; leur apparition ſous la forme humaine. Ce furent les Religions; écoutez Socrate, Platon, Confucius, Cicéron, Sénéque, Marc-Auréle, Montaigne, Locke, Addiſſon, la Bruyére, c'eſt la raiſon même qui diſcourt avec vous, & que

vous trouvez dans vous.

Cependant cette ſublime & ſimple Philoſophie, ce flambeau de la raiſon même, qui, après s'être éteint dans la Gréce, s'eſt rallumé en Italie, en Angleterre, en France, pour jetter ſa lumière juſqu'au fond du Nord, qu'a-t'il produit ſur les mœurs ? Il a diſſipé heureuſement quelques préjugés barbares. On ne caſſe plus les teſtamens qui ne donnent rien à l'Egliſe ; les Egliſes ne ſervent plus d'aſyle aux aſſaſſins; il n'y a plus de duel judiciaire ; on n'ordonne plus le congrès ; on ne croit plus que Rome puiſſe diſpenſer les Sujets du ſerment de fidélité au Prince. Nous n'irons plus ruiner nos familles, & nous faire égorger dans la Paleſtine. On ne brûle

plus de Sorciers, & au dernier Auto-da-fé de Liſbonne il n'y a point eu de ſacrifice d'homme : autre obſervation dans la même ſcène, la Cour penſant différemment des Miniſtres Etrangers, n'a pas même aſſiſté au Spectacle : les vûes foibles à qui la Philoſophie fait peur, la voient peut-être avec quelque ſatisfaction guérir ces maladies de l'eſprit, & quelques-autres de la même eſpèce, enfantées par l'ignorance ; mais tous les vices qui peuvent infecter des Nations éclairées, ſubſiſtent ; & leur poiſon, en circulant dans toutes les conditions, depuis la chaumière, juſqu'à la Cour, s'exalte à meſure qu'il monte. La Philoſophie Stoïcienne, dans ſes plus grands efforts, produiſit à la

vérité quelques bons Empereurs ; Trajan, Nerva, Adrien, les deux Antonins, Julien, & quelques particuliers dans tous les Ordres : mais elle ne fit rien ſur la multitude. Plus lumineuſe qu'elle n'étoit alors, elle travaille aujourd'hui avec autant d'ardeur à ſe faire des Diſciples : mais de cette fleur de l'eſpèce humaine, on n'en compoſera jamais qu'une très-petite République.

Les archives des tems nous montrent donc que la prédication, ſous quelque forme qu'on la conſidére, dans les leçons des Philoſophes, dans les exemples de l'Hiſtoire, dans l'enthouſiaſme des Poëtes, dans les oracles de la Chaire Evangélique, dans les préceptes de la Synagogue, dans l'inſpira-

tion des Prophêtes, dans le zèle des Patriarches, dans la bouche de tous les Prédicateurs des Nations quelconques, n'a point formé, & ne formera point de peuple vertueux. Beau raiſonneur, me direz-vous, vous prêchez vous-même : c'eſt ma maladie ; j'en guérirai peut-être.

Quel ſera donc le vrai Prédicateur ? Le GOUVERNEMENT. Quand celui-là aura fait ſon devoir, je réponds de tous les autres. Mais il ne ſuffit pas de l'énoncer, il faut le prouver.

Deux forces émanées de l'énergie créatrice, la force *centripéte*, & la force *centrifuge*, ainſi que Képler l'avoit entrevû, & que Newton l'a démontré, ont réglé le Monde phyſique. C'eſt par elles que toutes les ſphères gravitant les unes

ſur

ſur les autres, attirées vers un centre commun, & repouſſées en même tems à la circonférence de leurs orbites, font des révolutions imperturbables d'où réſulte l'harmonie univerſelle. Deux reſſorts que la prédication n'a pas, & qui ſont au pouvoir du gouvernement, pourroient auſſi arranger le monde moral, autant du moins que la régularité eſt compatible avec la liberté. L'une éloigne du vice, c'eſt la *punition*. L'autre pouſſe à la vertu, c'eſt la *récompenſe*.

Punir. *Noë* menaçoit un Monde corrompu du Déluge: mais ces hommes pervers ne voyoient pas les Cataractes du Ciel dans la main du Patriarche. Le gouvernement tient les inſtrumens du ſupplice. Les Pro-

phêtes d'Iſraël annonçoient au Peuple choiſi, lorſqu'il abandonnoit ſon Dieu, la ſtérilité, la captivité, l'opprobre & la miſére; mais ſi ce peuple, en regardant autour de lui, n'appercevoit que de la proſpérité, il s'applaudiſſoit dans le déſordre; le gouvernement peut ouvrir le précipice au même inſtant qu'on le brave. Les Poëtes dans leurs fables, nous montrent le vice puni: mais le ſcélérat lit dans l'hiſtoire qu'il y a plus de crimes heureux, que de vertus récompenſées: Le Gouvernement fera ceſſer le ſcandale quand il voudra. Fuyez le vice, nous diſent les Philoſophes, dût-il être impuni, fuyez-le, parce qu'il nuit à vos ſemblables & à vous-mêmes; un motif ſi pur & ſi ſenſé

n'agit que ſur un petit nombre d'ames : le bras du gouvernement péſe ſur toutes. Les Prédicateurs Evangéliques portant leur vûe au-delà des bornes de la vie préſente, menacent d'une éternité de ſupplices ; mais la conduite des auditeurs montre trop que les objets les plus terribles ne font qu'une impreſſion légère dans un lointain obſcur.

Récompenſer. C'eſt l'autre reſſort qui pouſſe à la vertu. La Philoſophie qui propoſe de l'aimer pour ſa beauté même, ou à cauſe du bonheur de la ſociété, a toujours fait, & fera toujours très-peu de proſélytes. Le Théâtre qui la couronne en repréſentation, la laiſſe gémir en réalité. Les Religions qui lui ont promis le bonheur & la gloire, au dé-

nouement de la vie, ont toujours parlé à des hommes de chair, plus attachés à la Terre qu'au Ciel, plus touchés de ce qu'ils voient, que de ce qu'ils ne voient pas. La Loi de Moïſe qui lui promettoit des proſpérités temporelles, l'auroit fait germer dans Iſraël, ſi la graiſſe de la terre eût toujours été pour le juſte. Je vois dans une campagne où la miſére étouffe le travail & la ſageſſe, deux Prédicateurs dont l'un prêche l'argent à la main, l'autre ne diſtribue que des paroles. Lequel fera le plus de fruit ? Il n'appartient qu'au gouvernement de prêcher comme le premier.

Voyez l'effet de la récompenſe ſur les talens ; & vous conclurez ce qu'elle pourroit

pour la vertu. Nous avons en abondance des Peintres, des Sculpteurs, des Muſiciens, des Comédiens : nous cherchons un Citoyen. Dans le tems qu'il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du cirque, il y en avoit encore plus pour ceux qui ſe ſignaloient dans l'amour de la patrie. L'Empereur Galba récompenſa un chanteur, mais il déclara que cet argent venoit de ſon propre bien. S'il eût été queſtion d'un legionnaire indigent, il eût puiſé, ſans avoir beſoin d'apologie, dans le tréſor de l'Empire. Il faut des diſtinctions à celui qui a de la fortune, & des récompenſes pécuniaires à celui qui travaille pour le néceſſaire. Nous ſçavons que le Roi de Pruſſe donne des prix

en argent à ceux qui réuſſiſſent le mieux dans la culture des Mûriers & des vers à ſoie. C'eſt ainſi que ce Prince économe dans tous les objets du luxe Royal, répand dans le ſein de la terre & du commerce.

Ce ſyſtême de récompenſe & de punition, s'eſt préſenté à tous ceux qui ont voulu donner des mœurs aux peuples. L'égalité même tant vantée par les Républiques comme une ſource de vertus, ne le vaudroit pas. Il n'y a qu'une bonne égalité, dit l'Orateur Iſocrate; ce n'eſt pas celle qui fait part des mêmes avantages à tous les citoyens, ſans mettre de différence entre les méchans & les gens de bien; mais celle qui récompenſe, & punit chacun ſelon ſon mérite.

Xénophon met un diſcours remarquable dans la bouche de Cyrus. Les hommes, dit ce Prince aux chefs de ſon armée, ne pratiquent aucune vertu qui ne doive leur être utile, & leur donner une ſupériorité de bonheur ſur les pareſſeux & les vicieux. Ceux qui ſe privent des plaiſirs préſens, n'y renoncent que pour en jouir plus amplement un jour. Ceux qui, par une étude pénible, s'exercent dans l'art oratoire, ne prétendent pas y conſacrer toute leur vie; mais ils ſe flattent qu'après s'être acquis de l'importance par le travail, ils goûteront un repos utile & honorable. Les guerriers auſſi ne comptent pas avoir toujours les armes à la main. Viendra un tems où ils joindront aux lau-

belle image ; & laiſſez ſaiſir le corps de la vertu par les côtés qu'il préſente au commun des hommes. Vouloir que l'homme ſoit vertueux ſans un intérêt, bien matériel, bien ſenſible, eſt-ce connoître le cœur de la multitude ? Caton ſe perdoit ſous les ruines de la vertu qu'il embraſſoit encore : mais il n'y avoit qu'un Caton.

Le célébre *Galien*, non content de guérir les corps, imagina une Médecine *Morale*: » que » ceux qui nient, dit-il, que la » différence des alimens rend » les uns tempérans, les autres » diſſolus ; les uns chaſtes, les » autres incontinens, les uns » courageux, les autres pol- » trons ; ceux-ci doux, ceux- » là querelleurs ; d'autres mo- » deſtes, d'autres préſomptueux:

» que ceux, dis-je, qui nient
» cette vérité, viennent à moi,
» qu'ils ſuivent mes conſeils
» pour le manger & pour le
» boire; je leur promets qu'ils
» en retireront de grands ſe-
» cours pour la Philoſophie
» morale. Ils ſentiront augmen-
» ter les forces de leur ame.
» Ils acquerront plus de génie,
» plus de mémoire, plus de
» prudence, plus de diligence.
» Je leur dirai auſſi quelles boiſ-
» ſons, quels vents, quelle
» température de l'air, quels
» pays ils doivent éviter ou
» choiſir.

Sublime Docteur, vos lumières m'éblouiſſent : mais il faut que la vertu habite tous les pays, tous les climats, toutes les températures d'air ; & qu'elle s'amalgame avec tous

les alimens, tous les régimes. D'ailleurs comment amèneriez-vous le genre humain à ſuivre vos ordonnances ? laiſſez, laiſſez cette grande médecine, la médecine des mœurs au Gouvernement.

Quand on parle de mœurs & de l'action du Gouvernement ſur elles ; il faut bien diſtinguer les crimes que la juſtice punit, des vices qu'elle ne punit pas ; les talens qu'un Gouvernement couronne, des vertus qu'il laiſſa dans l'oubli. Babylone & Sybaris, Villes ſi décriées, puniſſoient comme ailleurs le vol, le brigandage, le viol, le poiſon, l'aſſaſſinat ; mais un ingrat, un homme dur & ſans foi, un lâche, un diſſipateur, un débauché, un corrupteur de la foi conjugale, un

Juge qui prévariquoit ; un oppreſſeur, un Grand perdu d'oiſiveté, de dettes & d'injuſtices, toutes ces peſtes de la Société paſſoient pour honnêtes gens. De ce goufre de corruption il s'élevoit peut-être encore quelques vertus; mais des vertus ſans conſidération, ſans récompenſe, périſſoient ſans ſe reproduire. Les prix ſe donnoient aux Hiſtrions, aux Joueurs de flûte, aux inventeurs de nouveaux ragoûts & de nouvelles parures; aux Arts de luxe & de volupté. Les Perſes & les Crotoniates, deux Peuples vertueux, firent enfin juſtice de ces deux Villes qui n'avoient pas voulu ſe la faire ; elles furent accablées ſous le poids de leurs vices : un Gouvernement ſage, en leur donnant des vertus, les au-

roit ſauvées. Toute autre force ne fera que ſe traîner avec une lenteur extrême ſur la réformation des mœurs : combien n'a-t'il pas fallu de tems pour perſuader aux Tribunaux que c'étoit une barbarie de brûler des ſorciers qui ne l'étoient pas ? La marche du Gouvernement vers le bien, eſt rapide & sûre.

Je ſçais pourtant qu'il faut ſe défier des belles ſpéculations, & qu'elles reſſemblent ſouvent à ces inventions de méchanique, qui, dans le modèle faiſant fort bien leur jeu, le manquent dans l'exécution. Attribuer au Gouvernement le pouvoir de créer les mœurs, n'eſt ce point faire comme Platon dans ſa République, aller chercher des Citoyens dans le Ciel pour peupler la terre ? Eſt-

il poſſible en effet de couvrir de vertus de grandes contrées qui renferment, comme toute autre, les germes de tous les vices ? C'eſt demander ſi dans la révolution des Gouvernemens, il y a eu en effet quelque peuple vertueux?

Ariſtote nous apprend que dans la République de Carthage, depuis ſa fondation, juſqu'au tems où il écrivoit, c'eſt-à-dire, pendant plus de quatre-cens ans, il n'y avoit eu ni ſédition conſidérable, ni Tyran qui eût opprimé la liberté. Cette longue tranquillité, ce bonheur conſtant ſuppoſe néceſſairement de bonnes mœurs dans ceux qui gouvernent, & dans ceux qui ſont gouvernés. Tout pays où perſonne n'élude les Loix, & n'abuſe de la Ma-

giſtrature, doit être le ſéjour des vertus.

Platon étoit ſans doute inſtruit des inſtitutions & des mœurs de Sparte. Comme Dieu, dit-il, après avoir achevé le monde, ſe réjouit, lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie; ainſi Lycurgue charmé de la grandeur & de la beauté de ſes Loix, ſentit un redoublement de plaiſir, quand il les vit marcher ſeules, & faire ſi parfaitement leurs fonctions. Pluſieurs ſiécles après ce premier branle, l'étonnement des autres peuples s'exprimoit en ces termes: *Les hommes naiſſent vertueux à Sparte, & l'air même du pays, ſemble inſpirer la vertu.* Lorſque toute la Grèce fut corrompue, il y

avoit encore des mœurs à Sparte. Si j'en traçois le tableau, ſi connu d'ailleurs, ce ſeroit une ſatyre des nôtres. Cinq-cens ans purent à peine ébranler le bel édifice de Lycurgue.

On ſçait que Solon, avec des inſtitutions plus douces, donna aux Athéniens un ſiécle de vertu; ce fut celui des Miltiade, des Thémiſtocle, des Ariſtide, des Pythagore & des Socrate; ce fut celui de la juſtice, de la généroſité, de la probité, du reſpect pour les loix, du courage & des victoires.

Dans la liſte des Nations vertueuſes, Rome ne doit pas être oubliée. Amateurs des Arts, de l'eſprit, des talens, de l'urbanité, & de l'élégance, vantez-nous tant que vous vou-

drez, le ſiécle d'Auguſte; mais il eſt queſtion de vertu. Ce beau ſiécle, comme il vous plaît de l'appeller, reſſembloit à ces Phoſphores qui tirent leur éclat de la corruption qui les compoſe : ce fut depuis l'expulſion des Rois, juſqu'à la ſeconde Guerre Punique, que la vertu habita dans les deux ſexes & dans tous les Ordres. Ce fut alors qu'on vit la chaſteté dans les mariages, la frugalité dans les repas, la religion du ſerment, l'équité dans les contrats, la foi dans les traités, le déſintéreſſement, l'amour de la Patrie dans les Magiſtrats, dans les Généraux & dans le Peuple. La vertu étoit ſi naturelle, ſi commune, que Cicéron, en parlant de Régulus, qui, après avoir diſſuadé l'é-

change des priſonniers, retourne à Carthage, pour acquitter ſa parole dans l'horreur des ſupplices, dit que c'étoit la vertu du tems, & non de l'homme. *Laus eſt temporum, non hominis.* Brutus, Valerius Publicola, Curius, Fabricius, Marcellus, les Scipion & tant d'autres : Quels noms ! Quels hommes ! Si tous les Citoyens n'avoient pas leurs talens, ils tâchoient du moins d'avoir leurs vertus ſociales.

Quoi ! toujours des Romains & des Grecs ? Ne ceſſera-t'on pas de nous ennuyer de leur ſageſſe ? Pardon, je croyois, à vos mœurs, que jamais on ne vous en avoit parlé.

Mais j'entends des politiques qui diſent d'un ton plus grave: Rome, Athènes, Sparte, Car-

thage, c'étoient des Républiques. Quoi donc la vertu ne pourroit-elle habiter dans les Monarchies ? Eh! bien, voici des Monarchies. Ouvrons Hérodote, liſons Diodore de Sicile, & nous verrons que les Villes qui vouloient parvenir à la ſageſſe, alloient en prendre des leçons en Egypte, où les Rois & les Grands donnoient des exemples, que la multitude auroit rougi de ne pas ſuivre.

Les Perſes, ſi corrompus ſous Darius, avoient été vertueux ſous pluſieurs régnes : chez eux on apprenoit la vertu, comme ailleurs on apprenoit la ſcience ; on formoit indiſtinctement tous les ſujets à la juſtice, à l'humanité, à l'hoſpitalité, à l'économie, à

la ſobriété, à l'obéiſſance, à la patience, au courage, ſeule vraie & belle éducation. Les vertus militaires avoient pour baſe les vertus civiles. Ce fut avec de telles mœurs & de tels hommes, que le grand Cyrus donna des loix depuis le fleuve Indus juſqu'au Tigre *, & de la Mer Caſpienne juſqu'à l'Océan.

Deſcendons les ſiécles ; la mémoire du grand Alfred ſera toujours en vénération dans la grande Brétagne : il trouva ſon Royaume dans l'état le plus déplorable ; le brigandage marchoit tête levée dans toute les conditions. Alfred tendit les reſſorts de ſon Gouvernement, & lorſque la Police eut mis ſous ſa main les Grands, les Soldats & le Peuple, il fit

une expérience qui ſuppoſoit une réforme prodigieuſe ; il ſuſpendit ſecrettement des bracelets d'or ſur un grand chemin, perſonne n'oſa y toucher ; ce qu'il exécutoit ſur cette partie des mœurs publiques, il l'opéroit ſur tout le reſte.

Mais fouillons nos propres archives. La France, cette Monarchie ſi ancienne, ne nous fourniroit-elle pas quelque période de vertu ? Et ſi c'étoit au tems même de ſa barbarie, l'exemple en ſeroit plus frappant. Lorſque Charlemagne parvint au Trône pour commencer une ſeconde race, les vices de la première, après une longue fermentation, avoient jetté dans les mœurs une telle atrocité que tous les Ordres de

l'Etat ne cherchoient qu'à s'entre-détruire. Ce Prince Légiſlateur, Patriote, Philoſophe; (car la lumière philoſophique n'étoit pas encore éteinte pour tout le monde :) ce Prince fit régner la juſtice & la concorde; il n'en ſeroit pas venu à bout, s'il n'eût placé des vertus dans ces cœurs barbares ; s'il ne les eût attachés au bien public par l'attrait du bien particulier. Panégyriſtes de la gloire des Monarques ! je ſçais comme vous, que Charlemagne fut un grand Conquérant, je l'oublie pour me ſouvenir ſeulement qu'il donna des mœurs à ſa Nation ; ſon fils qui ne ſçavoit être vertueux que pour lui-même, les laiſſa perdre.

Il eſt des gens qui ne croient pas à la vertu, parce qu'ils ne

ſe ſoucient pas d'en avoir ; d'autres qui y croient pour eux-mêmes, & pour quelques ames privilégiées, ſans y croire pour la multitude. Nous n'avons pas vû ces Egyptiens, ces Perſes, ces Carthaginois, ces Grecs, ces Romains, ces Francs ſous Charlemagne, ces Bretons ſous Alfred.

L'hiſtoire, comme la Peinture, embellit à ſon gré des objets qui n'exiſtent plus. Les paſſions, de tout tems les mêmes, ont toujours dû produire la même dépravation ; il y a environ un milliard d'hommes ſur la terre: montrez-nous dans la génération préſente un peuple vertueux, & nous entreprendrons de le devenir.

Vous voulez voir un peuple vertueux ? ſi on vous le montre,

montre, voudrez-vous ouvrir les yeux ? Allez au pied des Alpes, vous trouverez dans une Ville floriſſante des Citoyens laborieux, occupés ſans ceſſe de l'Induſtrie, du Commerce & des Sciences; des mariages heureux, des peres reſpectables, des enfans ſoumis, des meres chaſtes, des filles modeſtes, de la propreté ſans luxe, de la frugalité ſans avarice; peu de procès; la plûpart accommodés par des amis communs, par les Avocats même & par les Juges: point de gibet; on en a rarement beſoin: une décence extrême dans le culte; des Théologiens gens de lettres, & par conſéquent moins diſputeurs. Le Philoſophe Genêvois, mécontent de ſes Concitoyens, les avertit de veiller

à leur liberté ; mais il ne leur a pas reproché la corruption des mœurs.

Vous voulez voir un peuple vertueux ? allez dans une Ville immenſe rivale de Paris ; là une tribu remarquable mêlée avec le peuple par ſes occupations, ſéparée de lui par ſa Religion, l'eſt encore plus par ſes mœurs. Les *Quakers*, perſonnages ridicules pour le beau monde, ne connoiſſent ni la crapule, ni la brutalité, ni la fraude, ni l'injuſtice, ni la violence ; rarement accuſés s'ils ſont cités devant les Tribunaux comme Témoins ; la Juſtice reſpecte leur probité juſqu'à les diſpenſer du ſerment. Dans le commerce qu'ils exercent tous, l'Acheteur ne marchande point, parce qu'il ſait que le vendeur

ne ſurfait point. La Loi qui punit les Banqueroutiers, ne fut pas faite pour eux. Si par un malheur inévitable un *Quaker* tomboit, ſes freres le releveroient. On ne les voit point dans les tumultes, dans les ſéditions populaires ; exclus des charges, des dignités, des honneurs, ils ſçavent être heureux dans la modeſtie, dans l'application à leurs affaires, dans le ſein de leurs familles. Ils ſe ſont fait une vertu que les Rois leur reprocheront toujours ; c'eſt qu'ils ne veulent pas ſe battre. Ils diſent qu'il y a aſſez de Lions & de Tigres ſans eux ; mais obéiſſant au Prince ils donnent de l'argent pour alimenter les Lions & les Tigres. Ce troupeau de moutons, cette *horde* d'honnêtes gens n'eſt qu'un dé-

bri, comme on le ſait, de la grande peuplade qui fait fleurir la Penſylvanie. *Guillaume Penn!* vous fûtes un Conquérant pacifique & juſte, vous quittâtes les délices, les titres, & les grandeurs de Londres, pour aller établir le régne de la vertu parmi les Sauvages de l'Amérique: ſans armes, ſans ſurpriſe, ſans violence, vous achetâtes d'eux votre Empire, vous donnâtes à votre Capitale le beau nom de *Philadelphie*, parce qu'elle fut fondée ſur la charité fraternelle.

Dira-t'on qu'il n'eſt pas fort difficile de donner des mœurs à un petit peuple ? Quelques milliers de *Quakers* dans Londres, la Penſylvanie, Genêve; tout cela fait une poignée de Juſtes échappés au naufrage gé-

néral. Mais une grande Nation qui ait des mœurs, & qui les conſerve depuis long-tems ; où eſt-elle ? on tâchera de l'imiter.

La Chronologie de l'Empire Chinois & de ſes mœurs, remonte juſqu'à l'Empereur *Hiao* qui vivoit deux mille quatre-cens ans avant notre Ere vulgaire ; & qui, dans un régne de quatre-vingt ans, chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Ne datons, ſi vous le voulez, la conſtitution morale de la Chine que des Loix de Confucius. Il les publioit il y a deux mille trois-cens ans. Cette Nation eſt-elle aſſez ancienne? L'Empire Chinois gouverne deux-cent millions de ſujets: l'Europe ne compte que cent millions d'habitans. Cette

Nation eſt-elle aſſez grande ? à préſent rappellons-nous ce que nous avons lû, ce qu'elle eſt.

Tous les voyageurs, Anglois, François, Hollandois, Négocians, ou Philoſophes, les Miſſionnaires même, qui, comme les Médecins, font ſouvent le mal plus grand qu'il n'eſt, afin que la gloire de le guérir en ſoit plus grande, tous nous diſent que les Chinois ſont d'un caractère doux & traitable : de l'affabilité dans l'air & les manières, point de vivacité, point d'emportement, pas même dans les marchés publics au milieu de ces embarras & de ces confuſions qui excitent dans nos contrées des cris ſi barbares, avant-coureurs des coups ; qu'au lieu de cela, on

voit des ruſtres ſe mettre à genoux les uns devant les autres ſe demander pardon de l'embarras dont chacun s'accuſe, s'aider l'un l'autre & débarraſſer tout avec tranquillité; que les Chinois dans leur vengeance, ne prennent jamais de meſures violentes; que s'ils ſe trouvent armés d'un bâton, ou de quelqu'inſtrument de fer, ils l'abandonnent pour ſe battre à coups de poing, dans la crainte de répandre du ſang; que les voleurs même ne connoiſſent pas la violence, mais l'artifice; qu'il n'eſt pas de nation plus laborieuſe, plus induſtrieuſe, plus ſobre; que jamais le ſoleil ne les voit dans l'inaction. Ceux-ci cultivent, ceux-là fabriquent, les autres vendent; je ſais qu'on leur reproche de

tromper les étrangers : c'eſt un art, diſent-ils, qu'ils ont appris des Européens : mais du moins on ne les accuſe pas de ſe tromper les uns les autres. Si le peuple eſt ainſi, comment doivent être les Sphéres ſupérieures ? Toutes les relations nous apprennent qu'on ne voit nulle part en auſſi grand nombre des Maîtres plus humains, des Magiſtrats plus vigilans, des Juges plus intégres, des Grands plus faits pour ſervir d'exemple.

Un Ecrivain qui ſe fait admirer, lors même qu'emporté par le feu de ſon génie, il s'égare, nous dit *qu'il n'y a point de vice qui ne domine les Chinois, point de crime qui ne leur ſoit familier.* * Où a-t'il pris ces accu-

* Diſcours qui a remporté le prix à l'Acaſati ons ?

ſations ? Il y a ſans doute encore des vices, encore quelquefois des crimes dans cette grande Nation, parce qu'enfin les Chinois ſont hommes. Il y en a ſur-tout dans le petit Peuple que les Bonzes infatuent de ſuperſtitions, & qui réſiſte aux vertus pures enſeignées par *Confucius* & les Lettrés : mais il reſte toujours que la Nation Chinoiſe eſt la moins vicieuſe de toutes celles que nous connoiſſons, que les crimes y ſont rares, & que les vertus y abondent.

Cette ſageſſe ſi répandue depuis tant de ſiécles, peut faire croire à l'ancienne vertu des Eyptiens & des Perſes ; com-

démie de Dijon, & qui ſeroit couronné dans toutes, ſi la vérité n'eſt pas néceſſaire dans ces ſortes de combats.

me la ſageſſe de quelques petites Républiques modernes, peut rendre croyables les mœurs de Sparthe, d'Athènes, & de Rome.

Dans ce petit nombre de Nations qui ſervent d'exemple à la terre, on voit le Gouvernement, la punition dans une main, la récompenſe dans l'autre, toujours en action ſur toutes les claſſes de la ſociété. On voit d'un côté des privations, des dégradations, des flétriſſures, des peines de toutes les ſortes, & de l'autre des préſens de la Fortune, des diſtinctions dans le public, des préſéances, des titres, des couronnes, des ſtatues. On voit fuir les vices à l'approche de la punition, & les vertus arriver avec la récompenſe.

Il faut donc que la punition & la récompenſe aillent conſtamment chercher le vice & la vertu, pour en faire juſtice. C'eſt cette recherche équitable, conſtante & ſuivie qui fait le point de la difficulté. S'il n'étoit queſtion que d'une petite République où tout eſt rapproché, on conçoit qu'on pourroit la régler comme on régle une famille ; mais s'il s'agit d'un vaſte Empire dont les parties ſont ſi diſtantes, quel eſt le plan pour atteindre ?

C'eſt ce plan qu'il faut encore chercher dans l'Hiſtoire ; parce qu'en partant des faits, on ne riſque pas de rêver des Syſtêmes. Si *Deſcartes*, voulant découvrir les Loix du Monde Phyſique, eût pris l'expérience pour guide, il eût été le

Newton de la France & de tous les pays. Il ſeroit d'une toute autre importance d'arranger le Monde moral par un bon plan ; c'eſt ce plan qu'aucun Moraliſte ne trace. Ils crient tous : donnez des mœurs à la Nation , ſi vous voulez qu'elle ſoit heureuſe & reſpectée , ſi vous déſirez même qu'elle ſoit triomphante & glorieuſe. Nous le ſçavons , répond le Gouvernement, mais plus nous y penſons , plus la difficulté nous déſeſpére. Ils diſent même: puniſſez , récompenſez. Nous le ſçavons encore ; mais il y a tant de vices à déraciner , & tant de vertus à ſemer , que la vûe la plus nette ſe trouble dans ce cahos. Le flambeau de l'hiſtoire a diſſipé bien des ténébres.

Chez les peuples vertueux

que j'ai préſentés, en même tems qu'on voit le Gouvernement occupé ſans ceſſe à récompenſer & à punir, on apperçoit ſa marche pour placer ſans embarras la punition & la récompenſe. C'eſt par la diviſion & les ſous-diviſions de la grande ſociété en petits corps dont chacun ait ſes ſurveillans.

Diodore nous dit qu'en Egypte tous les citoyens inſcrits dans un regiſtre, étoient à la garde les uns des autres, & que tout le corps de l'Etat, par une juſte diſtribution, étoit uni contre les méchans.

Les Perſes, ſous *Cambyſe*, étoient partagés en douze tribus. Chaque tribu avoit ſon Préſident : chaque peloton d'hommes ſon Inſpecteur ; &

lorſque *Cyrus*, fils de *Cambyſe*, eut réuni l'Empire de Babylone & des Médes à celui des Perſes, étendant le plan de ſon pere, il parvint à maintenir les mœurs dans ſa vaſte Monarchie.

Athènes, avant *Solon*, n'avoit point de mœurs. La diſtribution des citoyens en autant de claſſes qu'il en falloit pour faciliter à l'Aréopage & aux Archontes l'adminiſtration d'une bonne police, établit l'ordre univerſel. La Prophétie d'*Anacharſis* à *Solon*, que ſes loix reſſemblantes aux toiles d'araignée, les foibles & les petits s'y prendroient, tandis que les puiſſans & les riches les romproient; cette prophétie ne s'accomplit, que lorſque le Gouvernement ſe relâchant, aban-

donna le plan du légiſlateur.

Les Spartiates n'eurent pas beſoin d'une police graduée ; parce que par un prodige qu'on n'a vu que là, & de nos jours au Paraguai, ayant détruit le *tien* & le *mien*, ſource intariſſable de vices, ils vivoient comme les abeilles, toujours enſemble, toujours en commun, & autour de leur Roi qu'ils avoient pour ſurveillant avec le public. Ce n'étoit qu'une claſſe d'honnêtes gens.

Tout le Peuple Romain étoit ſous-diviſé en Curies ou Centuries ; en ſorte que chaque centaine d'hommes, malgré le grand accroiſſement de la nation dans les beaux tems de la République, avoit un Centurion qui voyoit facilement ce qui méritoit punition ou récompenſe.

Charlemagne qui recueillit les débris corrompus de l'Empire Romain, ſentit la néceſſité de diviſer un ſi grand peuple en un grand nombre de légations ou diſtricts qu'il multiplia dans la proportion convenable au bon ordre qu'il vouloit établir. Ces légations, avant lui, étoient confiées à un ſeul Duc, il prévit qu'un Magiſtrat unique, à la tête de chaque Province, négligeroit ſes devoirs, ou abuſeroit de ſon autorité. Il partagea l'adminiſtration entre pluſieurs Comtes, pour la rendre plus facile & plus exacte. Il fit plus: des Officiers choiſis dans l'Ordre des Prélats, & celui de la Nobleſſe, qu'on nomma *Envoyés Royaux*, furent chargés de viſiter chaque légation de

trois mois en trois mois pour rendre compte au Prince du bien & du mal. Dans cette conſtitution, les mœurs des particuliers ne pouvoient guères échapper à la Magiſtrature; & les Magiſtrats étoient obſervés. Si *Charlemagne* n'eut pas un ſuccès entier, c'eſt qu'il ne prit qu'une partie du plan.

Alfred pouſſa plus loin la diviſion de ſes ſujets pour les mettre dans la régle. La Nation fut diſtribuée en Comtés, les Comtés en Tribus de cent hommes avec leurs familles; & chaque chef de famille répondoit de la conduite de ſes enfans, de ſes domeſtiques & même de ſes hôtes. Les dix chefs les plus voiſins formoient une eſpèce de Communauté, dont les Membres répondoient

auſſi l'un pour l'autre. Ainſi chaque individu ſe trouvoit obligé par ſon propre intérêt à veiller ſur la conduite de ſes voiſins ; & il garantiſſoit en quelque ſorte la probité de ſes Communiers. C'eſt ainſi que dans une armée de cent, de deux-cent mille hommes, en la diviſant d'abord en brigades, les Brigades en Régimens, les Régimens en Bataillons, les Bataillons en Compagnies ; chaque grand Corps ou petit ayant à ſa tête des Officiers vigilans & ſubordonnés les uns aux autres, on vient à bout, malgré la licence des armes, d'établir une diſcipline, qui, aux yeux des bons Juges, fait plus d'honneur à un Général qu'une victoire ; parce qu'elle eſt elle-même la ſource des victoires.

Il en eſt de l'établiſſement des mœurs, comme de la culture des terres. Donnez de grandes terres à un ſeul ; il n'en cultivera que la portion qui rendra le plus aux moindres frais ; partagez-les à mille citoyens, tout ſera cultivé, tout produira. De même il faut diſtribuer les grandes ſociétés politiques en tant de petits corps, que chacun ſente la main du Gouvernement par un prépoſé immédiat ; & on formera d'honnêtes gens. Nos diviſions en Provinces ne ſont que géographiques ; en généralités, elles ne ſont que fiſcales, en gouvernemens, elles ne ſont que militaires. Je ne vois rien là pour les mœurs. Les juriſdictions même qui paroiſſent en approcher, qu'o-

pérent-elles en cette partie ? Sans prendre connoiſſance des vertus, elles puniſſent les crimes ; mais les vices ſubſiſtent.

Ceſſons de nous étonner des vertus de la Chine, & des vices de l'Europe. La Chine perſuadée que les mœurs tiennent intimement à l'inſtruction, n'ouvre point d'autre chemin aux places, aux dignités que les lettres. C'eſt de l'Ordre des lettrés, cet Ordre qui a ſi peu d'importance ailleurs, qu'on tire tous les Officiers de Juſtice & de Police, tous les Gouverneurs & les Miniſtres. C'eſt donc une affaire capitale de le bien compoſer. Un grand Mandarin ſorti lui-même de ce berceau, aſſemble dans chaque Ville de ſa Province tous les Bacheliers qu'il

diviſe en ſix claſſes, toutes examinées rigoureuſement ſur les inſtitutions de l'Empire, & ſur les mœurs. La première & la ſeconde reçoivent des récompenſes. La troiſième n'eſt ni récompenſée, ni punie. On punit la quatrième & la cinquième, par manière de correction; parce qu'on eſpère encore quelque choſe d'elle. La dernière eſt rejettée au rang du peuple. Ce peuple obéiroit mal à des gens ſans capacité & ſans mœurs. Les Officiers publics ſont fort multipliés, afin que chacun n'ait pas plus de charge qu'il n'en peut porter. Neuf Ordres de Mandarins ſubordonnés les uns aux autres, ſe partagent la police générale: deux mille quatre-cens à la Cour; vingt-deux mille dans

les Provinces. Chaque Mandarin ſupérieur veille à la conduite de ſes inférieurs ; & il envoie des notes à la Cour ; *c'eſt un homme dur, capricieux, inégal, orgueilleux, téméraire, paſſionné, avide d'argent, injuſte*; ou bien, *c'eſt un homme intégre, ferme ſans dureté, bienfaiſant, poſſédant l'art du gouvernement.* Ces notes arrivées à Pekin, le Tribunal ſuprême marque les récompenſes & le châtiment. Ce n'eſt pas tout. L'Empereur envoie ſecrettement dans les Provinces des Cenſeurs qui ſe gliſſent dans les Tribunaux pendant l'audience du Mandarin, ou qui, par les informations qu'ils tirent du peuple, s'éclairciſſent adroitement de l'adminiſtration. S'ils découvrent de l'ir-

régularité dans la conduite des Officiers, ils font voir auſſi-tôt les marques de leur dignité, ſe déclarent les Envoyés de l'Empereur, & puniſſent le coupable. Ces Cenſeurs qui ſe couvrent de la nuit du myſtère, ſont toujours cru préſens.

En Europe, ſi on punit le crime, ce n'eſt guères que dans le peuple. Le Gouvernement Chinois frappe également ſur toutes les têtes. L'Empereur *Kang-hi* qui régnoit encore en 1727, viſitant ſes Provinces, vit dans une rue un vieillard qui pleuroit. Qu'as-tu ? lui dit-il. J'avois un fils, la conſolation de ma vieilleſſe ; un Mandarin me l'a enlevé. L'Empereur le prend en croupe, va chez le Mandarin, lui fait faire ſon procès ſur le champ, lui fait

trancher la tête, & donne ſa place au vieillard en lui diſant: prens garde à ne rien faire qui puiſſe te mettre dans le cas de ſervir d'exemple à ton tour.

En Europe, ſi on ſe réſout enfin à punir un homme en place, il ſemble que l'on craigne de déshonorer le Prince en apprenant au Public qu'il avoit fait un mauvais choix.

A la Chine, la Gazette Impériale annonce à tout l'Empire la dépoſition des Mandarins qui gouvernent les Villes ou les Provinces. *Celui-ci a perdu ſa place pour avoir été négligent dans l'expédition des affaires; celui-là pour avoir ignoré les Loix & les Uſages; cet autre parce qu'il a opprimé ou ſcandaliſé le peuple.* Ainſi la Gazette qui n'eſt en Europe que l'amuſement

l'amuſement des gens oiſifs, ſe tourne à la Chine en gardienne des mœurs, en reſſort du Gouvernement.

En Europe, les Grands ſurtout, ſemblables aux Dieux corrompus de la Fable, paroiſſent à couvert de la foudre. A la Chine, s'ils ne répondent pas à l'attente du Public, ils perdent leurs dignités & leurs revenus ; on leur accorde ſeulement pour ſubſiſter une médiocre penſion du Tréſor Impérial ; on en trouveroit mille exemples, ſi on vouloit fouiller dans leur hiſtoire ; qu'un ſeul ſuffiſe, il eſt moderne & éclatant. Le même Empereur, dont je viens de parler, apprenant qu'un Prince de ſon Sang paſſoit ſes jours dans l'oiſiveté, la molleſſe, & des amuſemens

frivoles, le déclara déchu de ſon titre, de ſes honneurs & de ſa penſion, juſqu'à ce qu'il profitât de quelques occaſions pour réparer ſes fautes par quelque action héroïque. Mais tout l'Empire frémit d'une crainte ſalutaire lorſqu'il n'épargna pas ſon propre fils, le ſeul fils qu'il eut de ſon épouſe légitime; on vit avec étonnement l'héritier du trône chargé de fers dans une étroite priſon, & ſes Officiers enveloppés dans le même ſort.

Mais un Gouvernement qui ne ſçauroit que punir, riſqueroit de ne faire que des eſclaves qui rongeroient leur frein juſqu'au moment de le rompre.

L'Europe diſtribue des graces à la naiſſance, au rang, à la faveur, à l'intrigue. La

Chine ne connoît que les récompenſes.

Dans la plûpart des Etats que nous connoiſſons, ſi la récompenſe arrive, ſur qui ſe repoſe-t'elle? ſur un Guerrier, ſur un Négociateur, ſur un Miniſtre. Eh quoi! n'eſt-il donc que deux ou trois genres de mérite? Un Magiſtrat qui ſe reſpecte autant que la Loi; un Orateur qui conſacre ſes talens à la défenſe du foible; un Philoſophe qui délivre ſa patrie de quelque préjugé funeſte; un Commerçant, qui, avec les lumières, la bonne foi & le travail, enrichit ſa famille & ſa Nation; un Paſteur qui, dans la campagne, nourrit de ſon étroite ſubſiſtance, les pauvres qu'il inſtruit, ſont-ce là des hommes à négliger? Eſt-il in-

différent d'en conſerver, d'en multiplier l'eſpèce ? A la Chine, la récompenſe, après avoir parcouru les premiers rangs, va chercher la vertu juſques dans cette claſſe d'hommes que nous confondons avec le bétail qui féconde la terre. Un Ordre Impérial exige de tous les Gouverneurs des Villes, qu'ils envoient tous les ans à la Cour, le nom d'un payſan du diſtrict, qui ſe diſtingue par ſon application à l'Agriculture, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait régner dans ſa famille, & par la paix qu'il entretient avec ſes voiſins. L'Empereur l'élève au degré de Mandarin honoraire dont il prend l'habit; les honneurs le ſuivent juſqu'au tombeau;

on lui fait des funérailles convenables à ſon rang, & ſes titres ſont inſcrits dans la ſalle de ſes ancêtres. Le voilà donc annobli : ne croiroit-on pas que c'eſt un guerrier qu'on récompenſe? La Chine connoît peu la guerre ; mais elle ſçait qu'elle a toujours beſoin de pain. Je ne dirai pas avec un Moraliſte que la Philanthropie entraîne quelquefois au-dela des bornes: *Laiſſons ſubſiſter ce préjugé horrible qui place au rang des vertus, l'honneur de répandre le ſang humain.* Puiſque l'Etat peut être attaqué, c'eſt ſans doute une grande vertu de le défendre; qu'elle reçoive, à la bonne heure, les premiers prix ; mais les autres vertus ont aſſez de valeur pour être encouragées.

Il n'eſt pas difficile de prou-

ver contre *Hobbes*, que l'homme eſt naturellement bon. La nature ne lui a donné ni cornes pour attaquer, ni griffes pour déchirer, ni dents pour dévorer ; ſa peau n'eſt point couverte d'écailles ; le paiſible agneau, par ſa toiſon, eſt mieux défendu que lui. Nulle conſtitution plus délicate, tout peut le bleſſer, tout peut le détruire. Son premier ſentiment c'eſt la crainte, le ſecond c'eſt la pitié ; ſeul parmi les animaux, il ſçait s'attendrir & pleurer ſur les maux de ſes ſemblables. Si *Caïn*, dans le berceau du monde, tua ſon frere *Abel* : c'eſt que n'ayant point d'idée de la mort, il ignoroit ſans doute qu'elle pût réſulter du coup qu'il porta. Ce qui a rendu l'homme mé-

chant, c'eſt le ſcandale univerſel de l'inutilité de la vertu, & de la proſpérité du vice ; il faut le rappeller à ſa bonté naturelle en puniſſant l'un & récompenſant l'autre.

Le Gouvernement ne connoît pas ſa force, ou il ne veut pas l'employer ; il a pu tranſformer en vertus des atrocités barbares : le duel en acte de Juſtice, le bucher de l'Inquiſition en holocauſte, les Croiſades en héroïſme ; aujourd'hui plus éclairé, loin de détruire la morale, il l'établiroit par la crainte & l'eſpérance.

Si les vertus tenoient au climat, ce ſeroit une néceſſité de laiſſer aller le cours des choſes; mais la Grèce qui porta tant de grands hommes, ne produit plus que des eſclaves ; le climat

eſt reſté le même ; le Gouvernement a changé. La Hollande au contraire foible, inconnue ſous le joug Eſpagnol, n'enfanta plus que des Héros ſous les étendarts de la liberté ; & de notre tems une Province d'Allemagne qui avoit mis bas les armes au commencement de la dernière guerre, a ſçu fixer la victoire ſous un Chef qui l'élevoit au-deſſus d'elle-même.

Je ſçais que le Gouvernement trouvera plus de difficulté dans l'Ordre Civil, que dans l'Ordre Militaire : celui-ci brille avec un petit nombre de vertus ; l'harmonie de celui-là réſulte de toutes, & d'ailleurs il eſt plus aiſé de diſcipliner cent mille hommes, que de former vingt millions de Citoyens. Cependant

pendant lorſque la République Romaine conçut l'idée de donner des Loix au monde, la grandeur du projet ne la rebuta pas; la même machine qui élève une figure de ſix pieds à une hauteur donnée, élevera un Coloſſe. Celui qui aura le ſecret de peupler une Ville d'honnêtes gens, en portant ſa régle dans les autres, en peuplera un Royaume.

Marchons à la concluſion. Après avoir montré dans les mains du Gouvernement les deux grands reſſorts des mœurs, la récompenſe & la punition; après avoir étudié *dans l'hiſtoire* les différens procédés pour les mettre en jeu, oſerai-je, en raſſemblant ces piéces éparſes, tracer un ſi grand plan? Pourquoi non? Avant qu'un génie

créateur eût conçu le modèle du Temple que Rome & l'Univers admirent ; on en avoit crayonné pluſieurs qui étoient bien éloignés de cette ſublimité, mais qui pourtant en contenoient le germe. Un autre fera mieux que moi.

Suppoſons donc une Ville auſſi grande que *Paris*, auſſi corrompue que *Sybaris* ; que le luxe y préſide ; que les Arts frivoles y ſoient dans la plus haute eſtime, & les Arts utiles dans le mépris ; qu'un Verniſſeur, un Bijoutier, un Maître à danſer, y gagnent plus en un jour, que tous les Laboureurs d'une Province ne ſçauroient faire en un mois ; que la pudeur en ſoit bannie ; que les vierges n'y déſirent un époux que pour s'ouvrir la porte à

la licence ; que les mariages y ſoient outragés par les deux ſexes ; que les épouſes chaſtes, s'il s'en trouve, y gémiſſent pendant que les courtiſannes y triomphent ; que la débauche y empoiſonne la ſource même de l'eſpèce humaine ; que cette crainte d'un côté, & l'excès du luxe de l'autre, y empêchent les maris riches ou pauvres, de devenir peres ; que les vieillards y conſervent les déſordres de la jeuneſſe, & que les jeunes gens y vieilliſſent avant la mâturité ; que dans cette Ville il y ait toujours de l'argent pour les ſpectacles, la parure & la table, jamais pour payer des dettes, ni pour aſſiſter le malheureux, que tout y brille ſous la ſoie, l'or & les pierreries, tandis que les rues

& les Temples ſont inondés de mendians, que chacun trouve ſon compte dans le malheur d'autrui ; qu'on y ſoit diſpenſé d'être homme de bien, pourvû qu'on y ſoit homme agréable ; qu'on y plaiſante ſur tous les vices ; qu'on puiſſe même les avoir tous, pourvû qu'on en ſçache plaiſanter ſoi-même ; que toutes les places ne s'y donnent qu'à la faveur, ou à l'argent ; que le droit même de juger & d'être jugé, s'y vende ; que le tréſor de l'Etat y ſoit au pillage ; que le ſanctuaire y ſoit ſouillé ; que la grandeur y ſoit vilè, & que le peuple digne de ceux qu'il voit au-deſſus de lui, devienne une pépinière abondante de fripons, de voleurs, & d'aſſaſſins. Quelle Ville ! quelle Capitale !

j'entreprends de lui donner des mœurs, & ſi je réuſſis, les Provinces, toujours moins corrompues, ſeront bien-tôt corrigées.

Je commence par fortifier l'autorité paternelle, la première & la plus ſacrée de toutes. C'eſt bien celle-là qui vient de Dieu; c'eſt elle qui gouverna les premiers hommes avant qu'il y eût des Rois; c'eſt elle qui fut la baſe & le modèle, il y a tant de ſiécles, du Gouvernement Chinois, lorſque le reſte de la terre étoit livré au caprice des tyrans; c'eſt elle que *Romulus* mit à la tête de ſes Loix, il lui accorda peut-être trop; il étoit permis à un pere, non-ſeulement de mettre en priſon ſes enfans, de les charger de chaînes, de les fai-

re battre publiquement de verges, de les condamner aux travaux de la campagne, & de les déshériter; mais encore de les vendre, ou de les faire mourir. Je permettrois tout, excepté la vente & la mort. Quand on penſe que c'eſt un pere qui puniroit, on doit peu craindre les excès du châtiment. *Romulus* étendit peut-être trop la durée de l'autorité paternelle; elle s'exerçoit ſur les enfans, à quelqu'âge, à quelque dignité qu'ils fuſſent parvenus. L'âge de vingt-cinq ans, celui de l'homme fait, en pourroit être le terme. Quand un enfant, juſqu'à ce tems, a été bien morigéné, s'il s'échappe, il tombe dans la puiſſance des loix; mais voici une charge pour le pere: revêtu d'un ſi grand

pouvoir, il ne doit pas être ſurpris, ſi, à l'exemple de la Chine, on l'oblige à répondre de la conduite de ſes enfans, ſous peine d'être puni de leurs mauvaiſes mœurs. La Loi ſuppoſe que ſi le pere avoit bien élevé ſon fils, le crime ne ſeroit pas arrivé. Et au pis aller, un innocent puni, par un malheur inévitable dans l'exercice des meilleures loix, empêcheroit cent autres peres de ſe rendre coupables.

Un ſecond pas, ſeroit de rétablir l'autorité maritale. On ſçait ce qu'elle fut au tems des Patriarches. La grande étude des *Sara*, des *Rachel*, étoit de plaire à leurs maris. Ce tendre reſpect pour le chef de la famille, les eût maintenues dans le devoir, au défaut de la vertu.

Le ſexe, dans tout l'Orient, fut long-tems fidéle à cette ſubordination ſalutaire ; & les pays de l'Occident qui s'occupèrent des mœurs, la placèrent dans leurs inſtitutions. Dans les premières Loix de Rome, une femme coupable n'avoit point d'autre juge que ſon mari qui aſſembloit les proches de la femme, & jugeoit la faute avec eux. La ſageſſe de cette loi, fit que, pendant pluſieurs ſiécles, il n'y eut dans les Tribunaux aucune plainte contre les femmes ; nul procès d'adultère, pas même de divorce. Ce ne fut qu'après la première guerre Punique, que *Spulius Carvilius* demanda à répudier ſa femme ; ce qui étonna & ſcandaliſa le public. Athènes avoit un Magiſtrat

particulier qui veilloit ſur la conduite des femmes ; le vrai Magiſtrat, le Magiſtrat de la nature, c'eſt le mari. Un Philoſophe de nos jours à qui on a reproché bien des paradoxes, y a mêlé bien des vérités ſur leſquelles nous fermons les yeux : *le ſexe*, dit-il, *hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous.* Ce renverſement d'ordre, cet aſcendant d'un ſexe fait pour être conduit, commence dans les familles, & s'étend dans le public qu'il corrompt. Ce ſont les femmes qui font les réputations des hommes. De-là dans ce qu'on appelle *bonne compagnie*, tant de gens aimables & ſi peu d'honnêtes-gens. L'Aſie a des

Serrails où les épouſes ſont néceſſairement dans l'ordre. L'Europe les laiſſe dans la ſociété. Qu'elles y reſtent, mais appliquées, mais contenues, mais décentes. *Décentes* ! où en ſeroit-on, ſi les époux étoient réduits à ſe contenter de la décence ; & ſi elles avoient totalement oublié qu'elles doivent être les gardiennes des mœurs, & les liens de la paix ? Il faudroit abſolument que l'autorité les ramenât. Une femme éclairée ſans ceſſe par les yeux d'un mari qu'elle force à devenir maître, & qui peut la punir, tâcheroit de gagner ſon cœur, en ſe renfermant dans le ſein de ſa famille ; & alors l'éducation des enfans, le ſervice domeſtique, l'économie, la concorde, le bien commun, tout proſpéreroit.

Un troiſième pas, ſeroit d'augmenter auſſi l'autorité des maîtres ſur les domeſtiques. Il eſt bien étonnant que les Grecs & les Romains, avec tant de lumières & d'humanité, aient eu comme les barbares, des eſclaves au lieu de domeſtiques. Il l'eſt peut-être encore plus que des Nations Chrétiennes avec un Evangile de fraternité, condamnent leurs freres dans les Colonies, à toutes les horreurs de l'eſclavage, parce qu'ils ſont *noirs*. Le premier homme qui dit à un autre homme : *tu ſeras mon eſclave ; car je ſuis le plus fort*, devoit avoir l'ame d'un Tigre. Mais le premier qui dit à un autre homme : *ſans bien comme tu l'es, ſi tu veux recevoir de moi ta ſubſiſtance, tu ſeras mon*

domeſtique ; celui-là fit un contrat utile à tous deux. Mais ce contrat, par le relâchement de la diſcipline domeſtique, eſt devenu plus onéreux aux maîtres qu'aux ſerviteurs. Cette claſſe d'hommes qui abandonne les terres, qui fuit la milice pour l'oiſiveté des antichambres où elle ſe corrompt tous les jours davantage, ne ſçait pas même obéir à ceux qui lui donnent du pain. On leur paſſe la négligence & le libertinage ; mais on eſt révolté de l'inſolence. Congédiez-les, dit-on. Fort bien : mais en trouvera-t'on de meilleurs ? Ce flux & reflux continuel de nouveaux domeſtiques dans toutes les maiſons, excepté dans celles où ils peuvent ruiner des diſſipateurs, ne prouve-t'il pas qu'il

y a très-peu de choix ? D'ailleurs ſi les congédiés ne trouvent pas à ſe replacer, accoûtumés comme ils ſont, à la pareſſe, & en quelque ſorte à l'indépendance, ſans métier, ſans reſſource, que deviendront-ils ? Les ſentences de mort nous l'apprennent trop ſouvent. Le maître avoit perdu ſon domeſtique : l'Etat perd un homme. Quel remède ? Le voici. Un Capitaine engage un ſoldat pour la vie, ou du moins pour ſix ans ; & ſi le ſoldat ſort de ſon devoir, la diſcipline militaire ſçait l'y faire rentrer. Ce ſoldat cependant s'expoſe à tous les travaux, à tous les dangers, à la mort même pour cinq ſous par jour ; tandis que le domeſtique gagne par an ce qui fait la retraite d'un ancien Of-

ficier. Que le maître ait donc ſur ſon domeſtique, une partie, au moins, de l'autorité que le Capitaine a ſur ſon ſoldat. Que l'engagement ſoit pour un tems marqué, ſans ôter au maître la liberté de le renvoyer à volonté. Que le maître, s'il veut le garder dans l'eſpérance de le corriger, ſoit cru ſur ſa parole pour la peine de la priſon, ou telle autre qui conviendra. Mais comme il ne faut pas que le ſervice manque; qu'il y ait un dépôt bien policé, de domeſtiques ſans condition; & que ceux-ci remplacent dans l'intervalle ceux que l'on punit, payés ſur leurs gages. On ſent que cette partie de l'ordre public, ſi néceſſaire au repos des maiſons, demande un Magiſtrat particu-

lier. Maîtres qui ne l'êtes pas, & qui vous plaignez tous les jours de vos domeſtiques, vous en auriez bien-tôt de meilleurs.

Les domeſtiques, les enfans, les meres ayant des mœurs, il eſt queſtion d'en donner aux chefs de famille, à tant d'honnêtes gens qui ne ſont pas gens de bien. Je compte les maiſons qui compoſent la Ville que je veux réformer. Germain Brice n'en comptoit que vingt-quatre mille dans Paris. Il y en aura, ſi vous voulez, dans ma *Sybaris* cent, deux-cent mille. Le nombre ne m'effraie point. J'affiche un numero à chaque maiſon avec le tableau des habitans qu'elle renferme, & leur profeſſion, s'ils en ont une. Combien de gens d'abord rou-

giroient de n'en point avoir! On veut bien être inutile à l'Etat : mais on craint d'être connu pour tel.

Sur dix maiſons j'établis un Cenſeur ; & les douze Cenſeurs les plus voiſins formeront un tribunal où l'on connoîtra des vertus & des vices : mais les Cenſeurs eux-mêmes diviſés par centaines, auront des ſurveillans qui reſſortiront à un Tribunal ſuprême.

Cet ordre de cenſure ſera diſtingué des Tribunaux de Juſtice. Il ne connoîtra ni des propriétés dans le civil, ni des délits dans le criminel. Il aura pour objet les vices que la Juſtice ne punit pas ; & les vertus qu'elle laiſſe ſans récompenſe. Il eſt vrai que la cenſure bien exercée, préviendra beaucoup

coup de procès, beaucoup de crimes ; & qu'il faudra peut-être renverſer les gibets, les échafauts. C'eſt ce que la Juſtice doit ſouhaiter le plus.

Cet Ordre de cenſure ſera également diſtingué du miniſtère politique. La guerre, la Marine, les Négociations, les Finances conſerveront, ſi l'on veut, leur conſtitution. Mais toutes ces grandes branches du Gouvernement ſeront bien plus floriſſantes, ſi la Nation a des mœurs.

Cet Ordre de cenſure aura des objets tout différens de ceux de la Police. Que demande-t'on à la Police ? Si la fange n'empêche pas le commerce d'un quartier à l'autre ; ſi le peuple eſt moins écraſé que de coutume par les équipages des

riches ; ſi les nuits ſont éclairées ; ſi les lieux de débauche ſont paiſibles ; ſi les tumultes populaires ſont rares ; ſi les vols, les meurtres, les aſſaſſinats ſont moins fréquens, on la loue avec juſtice de ſon adminiſtration ; mais qu'il y a loin de cet état à celui des bonnes mœurs ! avec cette police, la corruption infecte toutes les maiſons, & ſe montre dans le public.

La cenſure, ſous différentes dénominations, eut le ſecret de l'arrêter dans tous les Gouvernemens qui cherchèrent la vertu. Ce ne fut pas Rome ſeule qui eut des Cenſeurs : les Vieillards chez les Perſes, les Ephores à Sparte, les Gardiens des mœurs à Athènes, les Envoyés Royaux ſous *Charlemagne*, les

Chefs de Communautés ſous *Alfred*, furent l'effroi des méchans ; & aujourd'hui dans l'Empire de la Chine, des milliers de Mandarins, ſoumis eux-mêmes à la grande cenſure des Envoyés Impériaux, veillent non-ſeulement ſur les crimes, mais encore plus ſur les vices qui préparent les crimes.

La conſtitution que je préſente, préſuppoſe pour faciliter, pour accélerer le bien, une bonne éducation publique: ce ne ſera pas celle d'*Emile*, qui, fût-elle irrépréhenſible & pratiquable, n'eſt, & ne peut être que particulière ; ce ne ſera pas non plus celle qui eſt établie dans nos Colléges, contre laquelle le cri public dépoſe: ce ſera celle qui réſultera des idées de *Locke*, de *Montagne*,

de *Plutarque*, de *Xénophon*, de *Platon*; celle où l'on apprendra les choſes avant les langues, ſouvent fort inutiles à ceux qui les apprennent; celle qui, au lieu d'être la même pour tous, ſéparant les claſſes ſelon les beſoins de l'Etat, formera, par des exercices appropriés, des ſujets pour les Arts, pour le Commerce, pour la Guerre, pour la Juriſprudence, pour les Négociations, pour les Autels; celle où il n'y aura rien de commun que la Religion & la pratique de la juſtice. Nous avons aſſez de plumes qui n'attendent que le ſignal du Prince, pour travailler à un corps d'inſtitutions; mais les fruits qui en naîtroient, ſe corromproient bien vîte, s'ils n'étoient conſervés par les

ſoins du Gouvernement, & ſur-tout par la Cenſure. Dans l'éducation telle qu'elle eſt aujourd'hui, on voit enfin quelques adoleſcens heureuſement nés, tout promettre & ne rien tenir en marchant à la virilité. Il faut ſoutenir l'homme dans le chemin eſcarpé de la vertu.

Voulez-vous eſſayer le pouvoir de la Cenſure dans l'ordre le plus difficile à reprimer, *la Nobleſſe* ? Il y a dans ce corps des Seigneuries, des Prérogatives, des Titres, des Dignités, des Honneurs, des Commandemens, tous ces avantages de ſplendeur & de force mérités par les ayeux, font à leur poſtérité un rempart dans le vice. En Europe, où depuis tant de ſiécles il eſt établi de faire couler la Nobleſſe avec le ſang,

quelque corrompu qu'il ſoit ; on ne peut pas propoſer le remède de la Chine, où la Nobleſſe eſt purement perſonnelle, de plus amiſſible : de cette poſition peuvent naître beaucoup de vertus, l'humanité en particulier. Pourquoi la Nobleſſe en Europe traite-t'elle le peuple avec tant de hauteur & de dureté ? c'eſt qu'un Noble ne ſera jamais confondu avec lui. Pourquoi les Chinois, les Turcs ſont-ils généralement plus humains, plus hoſpitaliers que nous ? C'eſt que dans ces pays le Cédre peut ſe changer en hyſſope ; chacun ſe dit à ſoi-même : je puis être demain ce qu'eſt aujourd'hui le malheureux que j'aſſiſte. Sans doute il eſt plus commode de reſter noble, ſans être vertueux.

Mais enfin on ſçait que des Nations ſages ont mis dans leur conſtitution une Nobleſſe héréditaire ; il y avoit à Rome des *Chevaliers* & des *Patriciens* ; mais Rome qui vouloit auſſi la nobleſſe de l'ame, les ſoumit à la Cenſure ; quand les Cenſeurs faiſoient la revûe des mœurs, la vertu ſeule étoit tranquille à l'aſpect de leur Tribunal. *Scipion Naſica* & *M. Popilius* en cenſurant l'Ordre Equeſtre, dégradèrent pluſieurs Chevaliers dont la molleſſe ſcandaliſoit une Nation qui vouloit arriver à la gloire par les travaux. La dégradation fut entière ; ils ne leur laiſſèrent d'autres droits de Citoyens que celui de payer les tributs. Si la conduite d'un Chevalier ne méritoit pas un châtiment

ſi ſévère, les Cenſeurs ſe contentoient de lui ôter le cheval que la République lui entretenoit ; la honte d'être repris publiquement étoit la plus grande peine. Nulle place, nul rang, nulle dignité ne pouvoit ſe ſouſtraire à la cenſure. Le Tribun *Duronius*, trop livré aux plaiſirs de la table, s'oppoſa à une loi de frugalité; il fut chaſſé du Sénat. Huit autres Sénateurs ſubirent le même ſort ſous la Cenſure de *Fabius*, pour avoir propoſé d'abandonner l'Italie, après la malheureuſe journée de Cannes. *Fabius* ne crut pas que des lâches duſſent reſter à la tête d'un peuple courageux. Le Conſulat & la Dictature même ne mettoient pas à couvert de l'animadverſion des Cenſeurs. *Fabricius* retrancha du Sénat

Sénat *Cornélius Rufinus* qui qui avoit été deux fois Conſul, & une fois Dictateur, parce qu'il avoit une vaiſſelle d'argent du poids de dix livres : c'étoit un exemple de luxe dans un tems où la pauvreté étoit la mere des vertus.

Rien n'empêche de ſoumettre à la Cenſure la Nobleſſe moderne de l'Europe, comme l'ancienne y fut ſoumiſe. Veniſe nous dira que ſes Inquiſiteurs, qui ne ſont autre choſe que des Cenſeurs d'Etat, établis principalement pour contenir la Nobleſſe, la contiennent effectivement dans l'égalité civile, dans la modération, dans la juſtice, dans la ſoumiſſion à toutes les Loix, aux Loix même ſomptuaires qui mortifient tant la vanité des grands & des riches,

qu'ils l'empêchent de ſcandaliſer, d'opprimer le peuple, tandis qu'ils garantiſſent les Nobles eux-mêmes de tomber au pouvoir d'un ſeul. Entrerai-je dans les détails d'une Cenſure de la Nobleſſe, dans un Etat Monarchique? C'eſt la Cenſure elle-même qui les trouveroit, qui les employeroit en ſe meſurant avec le génie national; mais à ne conſidérer l'inſtitution que ſommairement, il eſt clair que les mêmes choſes qui ſervent à récompenſer la Nobleſſe, ſerviroient à la punir. Ces Penſions, ces Grades honorifiques, ces Places, ces Commandemens, ces Gouvernemens, ces Dignités, ces Ordres de décoration, ces Honneurs des Cours, tous ces avantages qui ne doivent être ac-

cordés qu'au mérite, ne doivent pas reſter au démérite. L'eſpérance de les obtenir, fit marcher la Nobleſſe à la vertu, la crainte de les perdre la ſoutiendroit dans la carrière ; plus elle eſt ſenſible à l'honneur, plus la Cenſure auroit de pouvoir ; elle lui donneroit même les idées juſtes du véritable honneur ; elle lui apprendroit, par exemple, que l'honneur du *duel*, eſt le dernier degré de brutalité où l'homme puiſſe parvenir ; elle arrêteroit cette phrénéſie, non en menaçant de la mort des gens qui ſont faits pour braver la mort ; mais en chaſſant du ſervice des Gladiateurs qui ſe battent contre le bien du ſervice, en briſant des épées qu'ils auroient employées à un mauvais uſage. Quel eſt le fou qui

voudroit ſe battre pour être déshonoré en perdant ſon état ſans retour ?

La Cenſure Romaine, ſévère pour la Nobleſſe, n'épargnoit pas le peuple. Parmi ces Plébéïens diviſés par tribus, s'il s'en trouvoit, qui, par leur débauche ou leur pareſſe, tomboient dans l'indigence, elle les les réduiſoit dans une claſſe inférieure, les privoit du droit de ſuffrage qui leur étoit ſi précieux, ou leur infligeoit d'autres peines, ſelon l'exigence des cas. Les conjonctures les plus déſeſpérées, où l'on ſe croit obligé de flatter le vice, parce qu'on a beſoin de tout, loin de ralentir l'activité de la Cenſure, lui donnoit plus de reſſort. Annibal étoit aux portes de Rome, jamais la Cenſure ne

fut plus redoutable, parce qu'il n'y avoit que le comble de la vertu, qui pût ſoutenir Rome au comble du malheur.

Il ne ſeroit pas difficile, avec un Ordre de Cenſure, d'imaginer des châtimens convenables à toutes les conditions & à tous les Gouvernemens. La *honte*, ce reſſort ſi précieux, s'il étoit bien ménagé, en fourniroit un grand nombre. Qui ne ſçait pas que le Philoſophe-Légiſlateur *Charondas*, en raſſemblant les reſtes impurs de *Sybaris*, pour en faire d'honnêtes gens, faiſoit promener dans ſa nouvelle Ville les calomniateurs couronnés de bruyère, & les déſerteurs, auſſi-bien que les lâches, en habit de femme, ignominie à laquelle la plûpart ne purent ſurvivre, & qu'on re-

douta plus que la mort. Les bourreaux n'auroient pu produire ſur les mœurs un ſi bon effet.

Combien d'autres peines qui naîtroient des biens mêmes que toutes les conditions trouvent dans l'Etat ! Toutes les places amovibles portent avec elles la crainte de les perdre. Toutes les charges ont des prérogatives dont on pourroit priver celui qui exerce mal, s'il n'eſt pas encore aſſez coupable pour être dépouillé. Les rentiers qui ne font que conſommer, ſans rien produire, ſans rendre aucun ſervice à l'Etat, pourroient être plus chargés dans les taxes publiques. Les commerçans, les artiſans d'une conduite déréglée, ſeroient ſoumis à des peines pécuniaires qui tourne

roient au profit de ceux qui commenceroient leur établiſſement dans les mêmes claſſes. La populace qui n'a que ſon corps pour répondre de ſes actions, ſeroit châtiée par le corps. Un voyageur a écrit que le *bâton* gouverne la Chine. Cela eſt vrai pour la canaille ; & cette pratique réuſſit auſſi en Allemagne pour le ſoldat dont on loue la diſcipline.

La marche de la Cenſure & celle de la Loi, différent conſidérablement. La Loi, en puniſſant les crimes, les voit toujours du même œil, & les perce du même glaive ſans obſérver les gradations dans les ſupplices, comme il y en a dans les crimes. La Cenſure, en pourſuivant les vices, ſe plie adroitement au lieu, au tems, aux

circonſtances, aux paſſions des des méchans qu'elle veut corriger. On eſt étonné, on eſt preſque révolté quand on lit la condamnation de l'*enfant* d'Athènes qui crevoit les yeux à des cailles ; & celle de l'*Aréopagite* qui tua un moineau réfugié dans ſon ſein pour éviter l'épervier. La Loi n'avoit rien à dire : mais les gardiens des mœurs prévoyoient que cette inclination ſanguinaire pourroit un jour devenir funeſte aux citoyens.

La Loi ne fait que punir. La Cenſure préſenteroit au Gouvernement ceux qu'il faut récompenſer ; & les récompenſes peuvent ſe varier à l'infini comme les châtimens. La Grèce & l'Italie avec des couronnes d'ache, de chêne, de lau-

rier, d'or, avec des preſſéances au Théâtre, des tableaux, des ſtatues, des ovations, des triomphes, des diſtributions d'argent, de bled, de terres, formoient un bon peuple & des héros. La Chine aujourd'hui avec des écharpes de toute couleur, des figures d'oiſeau attachées au bonnet, des titres d'honneur qu'on affiche à la maiſon de celui qui les a mérités, & des honneurs funéraires, fait germer les vertus morales & les talens. Il eſt en Europe une Nation qui propoſe de grands prix à tous les inventeurs de choſes utiles; qui paye l'exportation du bled qu'on a bien de la peine à permettre ailleurs; qui donne à ſa Marine toute ſorte d'encouragement; qui ouvre à tous les citoyens

indifféremment la porte des grands titres, des grandes places ; qui multiplie les exemples des parvenus, afin d'échauffer tous les cœurs ; qui conſacre des monumens à ſes grands hommes dans les édifices publics, & dans le tombeau de ſes Rois ; qui ſachant punir avec force ; ſçait récompenſer avec magnificence. Si cette nation perſévère dans de telles inſtitutions, il eſt à craindre qu'elle n'empêche les autres de laver leurs mains dans la Mer, & qu'elle n'arrive à l'Empire univerſel du nouveau Monde ; à moins qu'elle n'y ſoit vaincue par ſes propres forces. Elle a placé dans un jardin public embelli par la nature, & animé par la muſique, la danſe & la table ; elle y a placé de grands

tableaux où la victoire couronne les Amiraux, les Généraux qui l'ont mérité dans la dernière guerre. Qui ſait combien ces tableaux coûteront aux autres peuples ? C'eſt enflammer le courage au ſein de l'amuſement. Mais comme les Etats ont autant & plus beſoin des vertus civiles & morales, que des vertus guerrières, & que même ſans les premières il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais de grands hommes, n'attendons le bien complet que de la Cenſure.

L'Oracle moderne des Légiſlateurs à venir, a reconnu dans *l'Eſprit des Loix* l'importance & la force de la Cenſure. Il dit que » ce ne ſont pas ſeulement » les crimes qui détruiſent la » vertu, mais encore les né-

» gligences, les fautes, une
» certaine tiédeur dans l'amour
» de la patrie, des exemples
» dangereux, des ſemences de
» corruption ; que tout cela
» doit être corrigé par les cen-
» ſeurs ; que la plus importan-
» te de toutes les loix, ce ſont
» les mœurs ; que plus d'Etats
» ont péri parce qu'on avoit
» violé les mœurs, que parce
» qu'on avoit violé les loix ;
» qu'il faut empêcher les vices
» de ſe tourner en crimes ; qu'il
» eſt bien plus beau de préve-
» nir les forfaits que de les pu-
» nir ; & que c'eſt le devoir
» de la Cenſure. Il ajoute qu'à
» Sparte les *Ephores* ſavoient
» mortifier les foibleſſes des
» Rois, celles des Grands, &
» celles du peuple ; que l'Aréo-
» page d'Athènes étoit ſoumis

» lui-même à la Cenſure ; qu'à » Rome ſous les Empereurs, » on fit beaucoup de nouvelles » loix dont la République n'a- » voit pas beſoin, parce que les » cenſeurs corrigeoient les dé- » ſordres auſſi-tôt qu'ils naiſ- » ſoient.

Cependant, après cet hommage rendu à la Cenſure, il décide que » dans les Monarchies » il ne faut point de cenſeurs. » La raiſon qu'il en donne, c'eſt » qu'elles ſont fondées ſur *l'hon-* » *neur*, & que la nature de » l'honneur eſt d'avoir pour cen- » ſeur tout l'Univers.

On oſe à peine combattre le ſentiment d'un tel homme : mais lui-même ne juroit ſur la parole de perſonne ; & il ſçavoit que l'examen conduit à la vérité.

L'Univers eſt un cenſeur bien

commode. Il laiſſe les méchans dans les places, dans les charges, dans les honneurs, dans l'illuſtration. S'il les mépriſe en ſecret, il les honore en public; & dans les mêmes cercles où il vient de les flétrir abſens, il les accueille préſens, il les fête, il les flatte. Ainſi bercés par l'adulation générale, n'entendant jamais les bruits qui courent, & jouiſſant paiſiblement de tout, comment les hommes corrompus ne s'endormiroient-ils pas dans le vice? La Cenſure porteroit le trouble dans leur ame, & les éveilleroit pour la vertu.

Ne vouloir d'autre cenſeur dans les Monarchies que *l'honneur*, n'eſt-ce point trop compter ſur la perfection de la nature humaine? Il n'a pas ſuffi à

des peuples qui lui élevoient des Autels. Il y avoit certainement de l'honneur chez les Romains, lorſqu'ils renvoyèrent à *Pyrrhus* ſon traître Médecin ; lorſqu'après la déſaſtreuſe bataille de Cannes, ils refuſoient de racheter des priſonniers qui s'étoient mal défendus, ne permettant pas aux femmes mêmes de verſer des larmes ; lorſqu'ils aimoient mieux commander à l'or, que d'en recevoir ; lorſqu'ils croyoient laiſſer de grands biens à leurs enfans, s'ils leur laiſſoient l'eſtime publique ; lorſqu'ils ne vouloient ſigner aucun traité de paix, que vainqueurs ; lorſqu'une mort glorieuſe leur paroiſſoit préférable à une vie obſcure ; lorſque tous les Ordres faiſoient de ſi grands ſacrifices à la grandeur du nom

Romain : & c'eſt juſtement dans ce tems-là, au tems de *l'honneur*, que la Cenſure déployoit toute ſa rigueur.

Le même Auteur, après avoir confiné la Cenſure dans les limites des Républiques, ajoute pourtant, que *l'exemple de la Chine ſemble déroger à cette régle.* Il y déroge en effet ; & c'eſt ſans doute pour l'inſtruction des autres Monarchies. Sujets des Monarques, quel que ſoit votre rang, craignez-vous cette Cenſure? Plus vous la craignez, plus vous en avez beſoin.

A Rome les méchans avoient conſpiré contre elle au tems du vieux *Caton.* Languiſſante elle ſe ſoutenoit encore. Les *Verrès*, les *Antoïne*, les *Catilina*, les *Proſcriptions* lui portèrent les derniers coups. Elle expira avec

les

les mœurs & la République. *Auguſte* devenu le plus grand Monarque de la terre, la rétablit. Il ſentoit donc que les grands biens qu'elle avoit faits dans la République, elle pourroit les renouveller dans la Monarchie. Mais ſes ſucceſſeurs, un *Tibère* qui haïſſoit tous les gens de bien, un *Claude* imbecille, un *Néron*, un *Caligula*, monſtres de débauche & de cruauté, n'étoient pas faits pour ſoutenir un tribunal qui pourſuivoit le vice, & ne couronnoit que la vertu.

Raſſemblons maintenant toutes les piéces du plan que je préſente. Ce plan qui remettroit en vigueur les trois autorités primitives, celle de Pere, celle de Mari, & celle de Maître; ce plan qui diſtribueroit une grande Nation, trop gran-

de pour être gouvernée en maſſe, qui la détailleroit en petites claſſes, toutes ſous les yeux de la Cenſure, toutes rapprochées par elle, du gouvernement ; ce plan où l'on verroit le vice mépriſé & malheureux, la vertu au contraire honorée & heureuſe ; ce plan d'une Nation bien organiſée peut mériter quelque attention.

Si je propoſois une inſtitution toute nouvelle, inouie, il ne faudroit pas la rejetter ſans examen. *Colombo* fut enfin écouté ſur la découverte d'un nouveau Monde. Mais cette inſtitution a eu les plus grands ſuccès chez les Nations qui ont voulu avoir des mœurs. *On ne brûlera pourtant pas*, pour m'exprimer avec un moderne, *de la fiévre de la vertu, comme les Spar-*

tiates. Un peuple qui avoit détruit toute propriété, devenoit néceſſairement enthouſiaſte du bien commun. Cette fiévre eſt rare. Mais on aura du moins, dans une aſſiette plus tranquille, beaucoup de vertus & peu de vices. C'eſt tout ce qu'on peut attendre de l'humanité.

Ce plan que j'ai cherché dans l'hiſtoire, eſt peut-être mal démêlé, mal développé. Des ſçavans qui s'occuperoient à le mettre dans un beau jour, mériteroient bien plus du genre humain, qu'en traçant la route des Comètes, ou en ajoutant quelques étoiles au nombre trouvé. Ce ſeroit encore plus la grande affaire d'un homme d'Etat, d'un Prince. Mais qu'on ſe ſouvienne que, ſi l'on ne part pas des deux points donnés, la

punition & la *récompense*, on manquera l'objet.

Le point de la difficulté consiste à diviser, à combiner tellement la multitude, que ces deux ressorts frappent juste, avec facilité & promptitude.

Occupé profondément, il y a quelques jours, & fatigué de l'objet que je traite, je m'endormis, & je vis en rêve une pyramide vivante. La base en étoit immense. C'étoit un grand peuple. Les autres Ordres, en diminuant de superficie, & en augmentant de splendeur, se surmontoient à des distances marquées par le mérite. Le Gouvernement dominoit au sommet. Tout étoit dans un mouvement régulier, tout s'agiroit pour s'élever à un degré supérieur, ou pour ne pas tomber.

Chacun prenoit des forces en regardant le Gouvernement, dont l'œil attentif ordonnoit aux biens & aux maux de ſe répandre. Ce qui me charmoit le plus dans ce grand ſpectacle, c'eſt que la ſource des biens couloit ſans ceſſe, tandis que celle des maux étoit preſqu'arrêtée. Je m'éveillai, & tout diſparut. Un Poéte a dit que les rêves des Rois ſont des calamités pour les peuples.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Il parloit ſans doute des mauvais Rois. Si les Souverains peuvent ainſi réaliſer leurs ſonges, il ne faut pas déſeſpérer des mœurs & de la félicité publique.

Bien des Moraliſtes charmés de la *fable ſacrée du chardon* (a) vantent un Gouvernement où

(a) Liv. des Juges, ch. 9.

l'on mettroit le Prince hors d'état de bleſſer. Ce ne ſeroit que la moitié du bien. Il eſt du moins auſſi néceſſaire d'ôter aux Sujets l'envie d'être méchans. Ils ceſſeront de l'être, quand ils trouveront le malheur dans le vice, & le bonheur dans la vertu.

Maîtres & peres des peuples ! ſi les peuples n'ont pas des mœurs, vous ne régnerez ni sûrement, ni heureuſement, ni glorieuſement. Les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Moraliſtes, les Prédicateurs ne leur en donneront pas. Quelques Princes y ont réuſſi. Le Gouvernement ſeul eſt capable de ce prodige. On vous nomme les images de Dieu. Il vous abandonne le gouvernement de ce monde ; mais dans l'autre il eſt rémunérateur & vengeur. Soyez l'un & l'autre dans celui ci.

Si le repos des familles, ſi le bonheur des peuples, ſi la ſplendeur des Etats ne dépendoient pas de la bonté des mœurs ; ſi le Dieu qui nous créa, reſſembloit à la Divinité d'Epicure, qui ſans ſe mêler des choſes humai-

nes, nullement offenſée par le vice ; point honorée par la vertu, ſe contente de ſon propre bonheur dans un repos éternel, il ſeroit ſuperflu de ſe tourmenter ſur les mœurs. Mais l'intérêt général les reclame.

Nation polie & corrompue, ſous quelque ciel que vous habitiez, il ne ſuffit pas d'admirer le tableau de la ſageſſe. Si vous renvoyez toujours le régne de la vertu, au tems fabuleux de Saturne, il ne reſte que peu de mots à vous dire ; eh bien ! jouiſſez de la patience du ciel, buvez à longs traits dans la coupe de l'iniquité, enivrez-vous des poiſons flatteurs qui vous conſument, juſqu'à ce que les familles entrant dans la méfiance générale que la méchanceté publique inſpirent, n'imaginent plus de sûreté qu'à ſe déchirer les unes les autres ; juſqu'à ce que le peuple ne voyant plus rien à reſpecter dans les riches dans les grands, les inſulte, les trouble dans leurs poſſeſſions, & les dépouille ; juſqu'à ce que tous les Ordres de l'Etat ſe heurtant les uns

contre les autres avec le poids de tous les vices, briſent tous les liens des loix & de la concorde, juſqu'au moment enfin où il ne reſtera ni juſtice, ni honnêteté, ni conſeil, ni force, ni courage. C'eſt alors peut-être qu'une Nation barbare ou policée depuis peu, mais moins corrompue, viendra le fer à la main, vous donner ſes loix & ſes mœurs. Tel fut le ſort de l'Empire Romain & de tous les Etats, lorſque tout fut corrompu.

FIN.